

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 391—SAMEDI, 31 OCTOBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BELGIQUE.—LE SUICIDE DU GÉNÉRAL BOULANGER DANS LE CIMETIÈRE D'IXELLES
(Du Journal Illustré)

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par Benjamin Sulte.—Nouvelles découvertes dans le ciel, par Camille Flammarion.—Poésie : Montre-nous ton frais visage, par J. W. Poitras.—Une page d'histoire, par Mathias Filion.—Un peu de mode (avec gravures).—La science récréative (avec gravure).—L'esprit des autres.—Poésie : Rimes d'automne, par E. Z. Ma sicotte.—Chez nos aînés, par Rémi Tremblay.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Le suicide du général Boulanger.—Le noyau — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit, Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Le suicide du général Boulanger dans le cimetière d'Ixelles.—Gravures de mode.—Hôtel où demeurait le général Boulanger, à Bruxelles ; L'exposition du corps du général dans la chambre mortuaire.—Beaux-Arts : Dans le boudoir.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

M. Léon de Poltorazky n'est plus l'agent voyageur du MONDE ILLUSTRE.—Ce Monsieur vient de s'établir à Québec comme marchand de journaux, etc.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT ONZIÈME TIRAGE

Le quatre vingt onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 7 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

CAUSERIE

TROIS TYPES ORIGINAUX

Qu'ai-je là, devant les yeux ? Des masses de notes sur une seule famille, de quoi écrire une brochure, mais nous allons nous contenter de trois petites colonnes—et ce sera plus difficile à faire que de naviguer grand la gue au milieu de toutes ces paperasses. L'analyse de tant et tant de lignes demande un soin, une attention, un tour de main particulier, et si l'on ne réussit pas on tombe dans

le grand sérieux qui fait bailler et qui chasse l'abonnement.

C'est assez trembler de peur. Commençons.

* *

Un officier suisse—côté protestant, de langue française—était au service de la Hollande, vers l'année 1730 ; il se nommait Gogy et demeurait à La Haye. C'est là que naquit son fils aîné Conrad, lequel après avoir étudié le génie militaire, entra dans l'armée anglaise, arriva devant Québec en 1759 avec le 60^e régiment, et s'attacha au colonel Haldimand, suisse, de langue française comme lui. En 1764, Haldimand devenant gouverneur du district des Trois-Rivières, le nomma son secrétaire. C'est alors qu'il vendit sa commission de lieutenant et acheta la seigneurie de Machiche où il alla bientôt résider.

Ses allures franches et ouvertes, sa démarche enlevée, sa belle stature, sa familiarité avec l'habitant, son esprit de progrès, son habileté à amasser de l'argent, l'expression toujours prompte de ce qu'il pensait, firent de lui l'un des types de son temps. On disait "Gogy" et cela suffisait. Les ennemis ne lui manquaient pas, mais il aimait la lutte, étant beau joueur aux chances de la vie. Battu, battant, c'était partout le même Gogy.

L'été de 1775, comme la tempête américaine menaçait de nous envahir, le général Carleton forma un conseil législatif, pour rassurer les Canadiens qui ne voyaient pas d'un bon œil le gouvernement absolu. Gogy se trouva du nombre des appelés. Il valait certainement autant et même plus que la moitié de ses nouveaux collègues ; c'est bien ce que les Américains lui firent comprendre, durant l'hiver de 1775-76, lorsqu'il s'amusa à piller sa maison de Machiche. Réfugié aux Trois-Rivières, puis aux forges Saint-Maurice, notre homme tira parti de sa situation en étudiant les Forges—qu'il acheta en 1783.

Conrad n'était pas anglais dans le sens administratif du mot ; il ne voulait pas reproduire ici les manières d'agir de la Grande-Bretagne, mais la Suisse est un pays de forme démocratique, le jury, dans les affaires légales, lui va parfaitement et comme l'Angleterre et la Suisse ne différaient que peu ou point sous ce rapport, il crut bien faire en travaillant à établir en Canada l'institution des jurés.

Quelle catastrophe pour l'auteur ! Si tôt que la mesure devint loi, les habitants prirent Gogy en grippe ; ils ne parlaient que de sa "machine anglaise, sa boingre d'invention, qui allait interboliser tout le monde", car ils n'aimaient pas à être dérangés par les cours de justice autrement qu'à titre de demandeurs ou de défendeurs—mais cela, par exemple, l'un plaisait beaucoup !

Il arriva que monsieur Twiss, marchand de bois rond ou carré, voulut faire descendre des troncs d'arbres sur la grande rivière Machiche, et se trouvant gêné par une chaussée de moulin, il invoqua la science de Conrad Gogy. Simple affaire de couper la chaussée, de passer les billots, de refermer la brèche et d'en payer les frais. Tous et un chacun étant d'accord, l'opération eut lieu avec succès.

Twiss se noya le lendemain, et Gogy reçut la note des travailleurs qu'il avait employés !

Premier procès par jury, en Canada ! L'intimé, auteur de la loi ! Les jurés, ennemis intimes de cette loi ? Voyez-vous le verdict ?

Condamné ! par son jury ! Le sang monte au cerveau, on ôte sa cravate, on se jette sur un canapé et l'on meurt. C'est comme cela que le pauvre Gogy battit en retraite—en sortant du monde—mort le 10 avril 1786, inhumé à Montréal le 12 du même mois.

Que les romanciers n'oublient pas cet épisode.

* *

Barthélemi était le frère cadet de Conrad. Il servait dans la garde suisse de Louis XVI, régiment de Schoenberg, ou les Grisons. En 1790, à peu près, ne voulant pas prêter le serment à la Constitution que lui imposait l'Assemblée Nationale, il dit à ses hommes :

—Décidez-vous ; moi je refuse.

Le même refus s'exprima dans tous les rangs.

—Armes en faisceaux !

Les fusils se groupent par trois sur le champ de parade.

—Brisez les rangs ! Nous n'avons plus rien à faire ici.

Et les Grisons entourent leur capitaine, qui leur dit simplement :

—En marche ! route de Suisse. Retournons chez nous. Abandonnez vos armes.

Parvenu à la frontière, Gogy offre son cheval en vente pour se procurer l'argent nécessaire à un voyage qu'il médite. Un individu lui achète l'animal. Au moment de la recevoir somme déterminée, il lui semble reconnaître une physionomie, et pose cette question :

—C'est vous, n'est-ce pas, qui vous teniez à la portière du carrosse du roi au retour de Versailles ?

—Sans doute ! vous avez bonne mémoire.

Gogy retire un pistolet de ses fontes, casse la tête à son cheval et regardant l'homme tout étonné qui ne comprend rien à une pareille action :

—Tu n'auras pas ma monture !

Sur ces mots, il part à pied, sans sou ni maille, pour traverser l'Allemagne et se rendre à La Haye.

Dans la capitale de la Hollande il reçut des lettres du Canada lui apprenant la mort récente de son frère Conrad et l'héritage qui s'en suivait ; voilà comment il parut aux Trois-Rivières quelque temps après.

* *

Il emmenait, ou fit venir, son fils Louis, qui devint shérif des Trois-Rivières et qui fut le père de Barthélemi-Conrad-Auguste Gogy, né aux Trois-Rivières en 1796, décédé à Beauport en 1876. Celui-ci était un type rare, un original, un excentrique, un homme de talent, un brouillon, un incommode, à l'instar de tous les siens. Nous l'avons assez connu pour avoir peur d'aborder sa biographie. Rien que dans les brochures où il raconte ses affaires de famille, il y a vingt romans. Avocat durant un demi-siècle, militaire par-ci par-là député au parlement, mêlé aux mille et mille troubles de son temps, Gogy était toujours visible à l'horizon, s'agitant, parlant, écrivant, galopant et tapageant. Sa taille fantastique, ses allures dégourdies, sa voix retentissante sont encore toutes fraîches à mon souvenir.

Il ne faisait rien comme un autre. Un jour qu'il plaidait, aux Trois-Rivières, devant les magistrats, il se permit des frasques à sa mode. Le greffier lisait une déclaration et prononçait ces mots : "ayant confié ma cause à M. A. B. C. Gogy..." D'un bond, Gogy fut près du greffier et, l'apostrophant avec un geste comique et un débit de paroles étourdissant, il s'écria :

—A. B. C. Gogy ! mon nom est Barthélemi-Conrad-Auguste ! Abaissez Gogy ! venez y, pour voir !

Je l'ai vu, à l'âge de soixante et douze ans, partir à pied, par les vases et les mauvais chemins du printemps, ayant à faire une route de trois lieues. Quelqu'un lui fit observer qu'il entreprenait un peu trop pour ses moyens. Gogy, tout en riant, plaça la pointe de sa botte sur le nez de son charitable ami et lui dit d'un ton gouaillieur :

—Avec ces jambes là ! je ferais cent lieues.

Son corps et son esprit étaient toute souplesse. Il avait une religion très élastique aussi... mais arrêtons-nous.

Benjamin Sulte

Rien ne pèse tant que la reconnaissance, lorsqu'on la doit à des ingrats.—MARMONTEL.

Malgré ce qu'il lui doit de progrès, l'homme sera toujours plus nécessaire aux machines que les machines à l'homme.—G.-M. VALTOUR.

Quand j'entends dire du mal de mes amis, je me garde de prendre vivement leur défense et de tenir tête au médisant : c'est le moyen d'irriter la vipère et d'en exalter le venin.—Mme GEOFFRIN.

NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS
LE CIEL

C'est pour nous un grand honneur et un vif plaisir d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs un article scientifique, spécialement écrit pour le MONDE ILLUSTRE, sur une question tout à fait neuve et intéressante au plus haut point. Cet article nous a été adressé par le savant astronome français, M. Camille Flammarion, sur la demande de notre collaborateur, M. G. A. Marsan.

On se rappelle que, il n'y a pas bien longtemps, nous publions une photographie de M. Flammarion avec une notice biographique. Par un échange de courtoisie, notre distingué correspondant veut bien nous mettre en mesure de le présenter lui-même à nos lecteurs ; car il ne faut point oublier que "le style c'est l'homme." Au nom de tous, nous lui disons merci.

LA RÉDACTION.

La science vient encore de faire l'une de ces découvertes inattendues qui reculent tout d'un coup à une distance prodigieuse l'horizon de notre savoir.

Et quelle étrange conquête. Il s'agit d'astres que l'on a jamais vus, que l'on ne voit pas davantage aujourd'hui, et que, selon toute probabilité, on ne verra jamais !

C'est là, nul ne le contestera, une découverte assurément bizarre : constater l'existence, mesurer, peser et même analyser chimiquement, des astres condamnés pour nous à une éternelle invisibilité.

Et en même temps, la même méthode d'observation détermine leurs mouvements, non moins invisibles, mouvements qui s'effectuent juste dans le sens de notre rayon visuel, soit que l'étoile s'approche de nous, soit qu'elle s'éloigne, mais qui ne se traduisent par aucun déplacement de l'étoile sur la sphère céleste.

En vérité, chacun de ces pas gigantesques de la science moderne transforme nos perspectives et agrandit démesurément la sphère de nos conceptions.

Sans doute, ce n'est pas aujourd'hui encore que les ingénieurs du ciel lanceront le pont destiné à nous mettre en communication avec les autres mondes ; mais les idées éclosent vite au soleil de notre siècle, et j'avoue pour mon humble part que je suis très fier d'avoir été la cause indirecte d'un accroissement de cent mille francs dans le capital de l'Institut destiné aux encouragements scientifiques. L'inconnu d'hier est souvent la réalité de demain. La vénérable dame de Pau, madame Guzman, peut dormir en paix : elle est sortie de la vulgaire banalité, et son nom sera lié au progrès de la plus belle des sciences.

Mais quels sont ces astres invisibles nouvellement découverts ?

* *

Levez les yeux au ciel, et cherchez, parmi les constellations qui planent dans les hauteurs éthérées, celle du Cocher dans le prolongement des trois belles étoiles d'Andromède. Vous remarquerez deux étoiles fort brillantes rappelant l'aspect des Gémeaux Castor et Pollux, mais moins égales, l'une des deux étant très éclatante. Celle-ci a reçu pour désignation la première lettre de l'alphabet grec, Alpha ; la seconde est désignée sous la deuxième lettre, Bêta. C'est celle-ci qui vient de faire l'objet d'une de ces découvertes inattendues. Les Arabes appellent cette étoile Menkalinan ; mais le nom ne fait rien à l'affaire.

Aux Etats Unis, où l'astronomie est beaucoup plus répandue qu'en Europe, et, du reste, beaucoup mieux encouragée, des observatoires particuliers nombreux sont élevés à la gloire d'Uranie, et presque tous, magnifiquement installés, munis de tous les éléments nécessaires aux recherches nouvelles.

Les femmes ne sont pas restées étrangères à ce mouvement et la science contemporaine leur doit une partie de ses progrès. Elles ont souvent un amour profond pour tout ce qui est noble, pour tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, restent plus idéales, et ne se laissent pas envahir par le mercantilisme grossier qui écrase et aplatit tant d'intelligences masculines ; elles s'élèvent plus haut, voient plus loin, vivent dans un monde supérieur, protègent les sciences ou s'y consacrent

elles mêmes. Et puis leurs yeux sont souvent meilleurs que les nôtres pour certaines observations. Déjà en France, M. Bouquet de la Grye, à l'Institut, avait obtenu d'excellents résultats en formant un bureau de jeunes filles destiné à la mesure attentive et subtile de toutes les photographies du passage de Vénus. Aux Etats-Unis, ce qui n'est qu'exceptionnel en Europe est presque la règle aujourd'hui.

En bien, c'est précisément une femme, une jeune fille, Miss Maury, qui vient de faire la découverte dont nous parlons ici. A l'Observatoire de Harvard College, on prend régulièrement la photographie des spectres des étoiles ; on reçoit l'image de l'étoile sur un prisme ; en traversant le prisme, la lumière de l'étoile s'étale en forme de petit ruban coloré ; c'est ce petit ruban que l'on photographie.

Ce spectre photographié se montre rayé de lignes transversales qui indiquent la constitution chimique de l'étoile. Or, en examinant ces raies avec l'attention délicate que les femmes se plaisent souvent à apporter aux moindres détails, Miss Maury s'est aperçue que certaines raies étaient doubles ; et que les dédoublements se montraient tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre.

Quelle est la cause de ces aspects inattendus ?

La théorie l'indique. Et en voici l'explication.

* *

L'étoile dont le spectre offre ainsi des raies parfois dédoubleées est composée de deux astres, de deux soleils, très proches l'un de l'autre, si proches, en fait, que les plus puissants télescopes du monde seraient incapables de les séparer. Ces deux soleils conjugués tournent l'un autour de l'autre dans le plan de notre rayon visuel. De ces deux astres, l'un peut être obscur d'ailleurs, ou à peu près éteint ; mais le résultat du mouvement est que dans une moitié de la période de révolution, le soleil principal s'éloigne de nous, tandis que pendant l'autre moitié, il s'approche. Dans le premier cas, les lignes de son spectre s'écartent vers la gauche, vers l'extrémité rouge du ruban ; dans le second cas, elles s'écartent vers la droite, vers l'extrémité violette.

Il arrive là pour la lumière, ce qui arrive pour le son dans une source sonore en mouvement. Tout voyageur a pu observer que lorsque sur une ligne de chemin de fer un train plus ou moins rapide vient croiser celui dans lequel nous sommes, le sifflet devient très aigu au moment de la rencontre et redescend ensuite. C'est parce que, lorsque les deux trains s'approchent l'un de l'autre, les ondes sonores sont raccourcies, tandis que lorsqu'ils s'éloignent elles sont allongées. La lumière se transmet également par ondulations. Lorsqu'une étoile s'éloigne de nous, les ondes lumineuses que nous en recevons s'allongent, leur nombre reçu par seconde est moins grand, et son spectre paraît s'écarte du côté du rouge. C'est le contraire si l'étoile s'approche.

Si donc on compare attentivement les raies du spectre d'une étoile à celles d'une source lumineuse artificielle fixe, comme par exemple une lumière électrique, la différence observée dans la position de ces raies indique si l'étoile s'éloigne de nous ou si elle s'approche.

Cette méthode ingénieuse, due à deux éminents physiciens, Doppler, en Autriche, et Fizeau, en France, a déjà donné de surprenants résultats. Elle a montré, entre autres, que certaines étoiles qui paraissent immobiles dans l'immensité des cieux sont lancées dans cette immensité avec des vitesses prodigieuses de cent, deux cent, trois cent mille mètres par seconde.

Elle a montré, surtout, que certaines étoiles, qui nous paraissent simples, sont doubles, accompagnées d'un astre invisible, mystérieux compagnon qui régit leur destinée, perdu dans leur rayonnement, inaccessible aux plus puissants télescopes, mais que la spectrographie vient aujourd'hui saisir dans un nouveau genre de filets.

Cette étoile Menkalinan, qui brille non loin de la blanche Capella, est associée à un astre invisible. Ces deux astres conjugués tournent l'un autour de l'autre avec une vitesse inouïe : 240 kilomètres par seconde, et cette révolution s'effectue

en quatre jours. L'orbite parcourue mesure treize millions de kilomètres de rayon. Ce soleil double, pesé par cette vitesse est huit cent mille fois plus lourd que la terre. Sa distance est de quatre millions de fois celle du soleil, soit de 148 mille milliards de lieues. Pour dédoubler cette étoile, il faudrait une lunette de trente mètres d'ouverture, ou de six cents mètres de longueur.

Tout est fantastique dans ces résultats : la découverte d'un astre qu'il est impossible de voir, la mesure de sa vitesse inimaginable de 240,000 mètres par seconde, le calcul de son poids, et, ajouterai-je encore, par dessus tout, peut être le fait que pour nous venir de ce point du ciel le rayon lumineux dont l'analyse nous révèle ces réalités n'a pas mis moins de soixante et trois ans, c'est-à-dire, est parti de là en 1828. En regardant cette étoile, nous sommes en retard de soixante-trois ans sur ce qui s'y passe : ce que nous voyons en ce moment se passait là, il y a soixante-trois ans. Et si une catastrophe est arrivée là depuis, nous ne pouvons pas en savoir.

* *

Mystères de l'Infini, l'homunculus terrestres parvient à vous pressentir, mais vous l'enveloppez comme l'océan fait d'un grain de sable qui tombe en ses profondeurs. La nuit est belle, étincelante de soleils, transparente jusqu'à l'Infini, peuplée de myriades de mondes ; mais elle est silencieuse, elle resterait muette sans l'astronomie qui l'interroge, et ce n'est que par monosyllabes que le sphinx répond, rarement même, à ses questions. Voici déjà quatre étoiles qui viennent de révéler leurs secrets. La brillante Alpha de la Vierge, celle qui porte l'Epi dans les anciens Zodiaques des poètes chaldéens de Babel et des sarcophages égyptiens, est, elle aussi, associée à un astre invisible qui la gouverne, et qui la fait graviter en cadence en une période de quatre jours également. La belle Mizar, de la Grande Ourse, sur le Timon du char du nord, vient aussi de se faire connaître : autre mariage céleste, deux étoiles éclatantes de blancheur qui se bercent mutuellement dans la même attraction, et se glissent lentement l'une autour de l'autre en une période de 104 jours. Et Algol, le diable des Arabes, qui jette ses feux dans la tête ébouriffée de Méduse, et qui vient de se montrer composé d'un soleil noir et d'un blanc tournant l'un autour de l'autre en 2 jours, 20 heures, 48 minutes, 53 secondes ; le noir éclipe le blanc à ces intervalles réguliers.

Nul ne saurait se vanter de prévoir ce que les nouvelles méthodes d'analyse physique et chimique découvriront dans l'avenir, et bien imprudents, bien aveugles, sont ceux qui osent penser que la science a dit son dernier mot. Nous ne sommes qu'au vestibule.

Et ces premières conquêtes sont d'autant plus merveilleuses, qu'elles sont faites contre l'inertie générale de l'humanité, malgré tous les obstacles que la vie vulgaire oppose aux travaux intellectuels, en dehors des tendances commerciales, financières, politiques, militaires, qui absorbent toutes les forces vives de notre pauvre race, loin des fanfares retentissantes de la gloire mondaine, et par des esprits très humblement dégagés de tout ce qui constitue l'immense vanité humaine. Si l'humanité devenait quelque jour vraiment intellectuelle, quels pas de géants la connaissance de l'Univers ne ferait-elle pas !

Mais ne nous plaignons pas trop. Il est déjà beau d'avoir les yeux ouverts sur cette immensité et de pouvoir jeter parfois un regard sur les avenues de l'espace et du temps. Nous commençons à épeler les premières pages du grand livre de l'Univers. Il y a dans l'Infini d'autres soleils, d'autres lumières, d'autres jours, d'autres siècles que les nôtres, et la terre n'est qu'une île dans l'Océan des cieux.

Camille Flammarion



MONTRE-VOUS TON FRAIS VISAGE

Ton sourire est beau, mignonnette !
 Dans tes regards quels puissants feux !
 Humble comme la violette,
 Plus belle qu'elle, loin des yeux,
 Tu coules tes jours en retraite.
 Il est un cœur qui veut te voir.
 Ne cache pas ainsi tes charmes ;
 Que le rayon de ton œil noir
 Brille et vienne sécher ses larmes.

Tends l'oreille à tous les soupirs
 Qui frémissent, dans la nature,
 Portés sur l'aile des zéphirs,
 Caressant nid, feuilles et ramure,
 Où parlent tant de souvenirs.
 Tout vibre au milieu d'une flamme
 Que soufflent la nuit et le jour,
 Et tout cela pour dire à l'âme
 Que pour elle Dieu fit l'amour.

C'est l'amour qui t'a façonnée !
 N'abhorre pas sa tendre loi :
 Près d'un trône tu n'es pas née,
 Mais, si j'étais seigneur ou roi
 Je t'aurais bientôt couronnée !
 Respire un peu de liberté,
 Oui, montre-nous ton frais visage !
 Ignore tu donc ta beauté ?
 O chaste fleur de mon village ?...

P. M. Poitras

UNE PAGE D'HISTOIRE

C'est aujourd'hui le 6 octobre. J'ai formé hier le projet—téméraire on l'avouera—de remettre sous les yeux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ quelques-uns des événements qui se sont passés en France, les 5 et 6 octobre 1789. Je mets aujourd'hui mon projet à exécution. La similitude des dates donne de l'intérêt aux récits les plus insignifiants et les plus mal racontés.

Je n'entreprendrai pas de faire l'histoire de la Révolution française, pour plusieurs raisons : D'abord le champ est trop vaste pour que je le puisse parcourir dans un seul article, ensuite je n'ai ni les connaissances ni l'expérience requises pour entreprendre ce travail.

Faire l'histoire des nations, c'est raconter la vie des hommes, et pour cela il faut avoir vécu, et le vent de l'automne n'a pas encore agité mes cheveux. Je m'en tiendrai donc aux journées du 5 et 6 octobre, évitant tout commentaire, me contentant de rapporter quelques appréciations d'écrivains distingués.

* *

Le dix huitième siècle touchait à sa fin ; l'horizon politique s'assombrissait en France, l'atmosphère, chargée, annonçait un orage prochain. Les esprits étaient agités, inquiets, tourmentés. Jean Jacques Rousseau et Voltaire avaient écrit, Mirabeau venait de paraître sur la scène. Les doctrines impies et séditieuses pratiquées par un trop grand nombre d'écrivains se prétendant philosophes, avaient fait leur œuvre. On attaquait le prêtre, on attaquait le roi. On parlait de liberté, des droits du peuple, et le peuple se demandait si le trône, le vieux trône vermoulu, était bien le symbole de la liberté et si le prêtre était bien le trait-d'union entre la terre et le ciel.

C'était le 5 octobre ; des scènes de désordre graves se passaient à Paris, et cependant tout était tranquille à Versailles ou du moins au château.

Le roi, parti de bonne heure pour la chasse, semblait oublier que des événements graves s'étaient

succédés sans interruption depuis quelques mois ; que les Etats généraux avaient été convoqués et que le tiers Etat avait réclamé des privilèges qu'il n'avait jamais réclamés jusque là ; le roi, disons-nous, semblait oublier que la Bastille avait été prise et que le pain manquait dans Paris.

Oui, la disette à laquelle on peut assigner des causes trop sérieuses, mais qui en ce moment eut quelque chose de factice, la disette régnait dans Paris. Il y avait là, dit M de la Rocheterie, des souffrances réelles, et comme toujours c'était au roi, à la cour, aux membres les plus impopulaires de la famille royale, à la reine par conséquent, qu'on faisait remonter la responsabilité de ces souffrances. Des hommes ambitieux, fauteurs de désordre comme Gorsas, Marat, C. Desmoulins, Loustalot, en profitaient pour jeter de l'huile sur le feu qui consumait sous cendre.

Des difficultés assez graves s'étaient élevées au sujet des gardes du château, et les écrivains révolutionnaires ne craignaient pas de publier dans leurs journaux que la cour n'avait appelé le régiment de la Flandre que pour faire enlever le roi de Metz, d'où il devait revenir à Paris avec des troupes considérables pour rétablir la tyrannie dans le "sang des Patriotes."

Depuis quelque temps, d'ailleurs, le bruit s'était répandu dans toute la Flandre que les Parisiens iraient enlever le roi et l'Assemblée, et que "les députés qui s'étaient mal montrés pour le peuple seraient traités comme ils le méritaient."

Les bruits d'insurrection étaient dans l'air ; les esprits y étaient préparés, on n'attendait plus qu'un prétexte, et ce prétexte on le trouva dans les difficultés au sujet des gardes du corps. M de la Rocheterie va nous apprendre comment la fameuse invasion de Versailles commença.

Le 5 octobre au matin, une émeute de femmes éclata à Paris, une jeune fille du quartier des Halles entre dans un corps de garde, saisit un tambour et parcourt les rues en battant le rappel et en poussant des cris contre la rareté du pain. Les femmes s'assemblent, un grand nombre d'hommes déguisés en femmes se joignent à elles, et la foule se porte vers l'Hôtel de Ville qu'elle envahit vers neuf heures et qu'elle cherche à incendier. Fait significatif, la plupart de ces femmes étaient vêtues de blanc, coiffées et poudrées comme si elles allaient à une fête. Sur la place Louis XV, Maillard harangue sa troupe qui, en ce moment, se composait de sept à huit mille femmes, puis part à sa tête, "A Versailles ! A Versailles ! crient-elles."

Et dans cette étrange cohue on se disait pour se rassurer : "Le roi est bon, il ne fera jamais tirer sur des femmes qui demandent du pain." Les brigands déguisés en femmes se disaient qu'ils pourraient mettre leur sinistre projet à exécution sans courir de danger.

La horde, traînant avec elle deux canons, se précipita dans l'après midi sur la route de Versailles.

Mais que faisait-on à Versailles ? Le roi, nous l'avons dit, était à la chasse ; à l'Assemblée, les chefs de la gauche avaient connaissance du plan qui devait être exécuté contre la cour. Le ton qu'affectaient de prendre certains membres annonçait qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire. Mirabeau déclarait à ses amis qu'il n'était pas temps encore d'attaquer le roi, mais qu'il était prêt à dénoncer la reine, l'Autrichienne, comme on l'appelait.

Entre onze heures et midi, Mirabeau dit à Mounier :

—Monsieur le président, quarante mille hommes arrivent de Paris, pressez la délibération, levez la séance dites que vous allez chez le roi.

—On ne pressera pas les délibérations, répondit Mounier, je trouve qu'on les presse trop souvent. Ces hommes peuvent nous tuer tous, tous, mais les affaires de la République n'en iront que mieux.

—Le mot est joli, reprit Mirabeau en se retirant

La bande, dirigée par Maillard, était toujours en marche. Le temps était affreux, l'eau tombait par torrent, la route, détrempée, était devenue un cloaque. Le cortège de ces femmes en désordre, mouillées par la pluie, souillées par la boue, hurlant, vociférant, était hideux à voir. En arrivant à Versailles, Maillard arrêta le cortège, fit mettre

les femmes sur trois rangs et, "dans la crainte, dit-il, avec une hypocrisie révoltante, qu'elles parussent avoir des intentions hostiles et devinssent victimes de leur dévouement," il renvoya en arrière les pièces de canon que ces dames traînaient avec elles. Puis il fit chanter : *Vive Henri IV ! Vive le Roi !* Et c'est au bruit de la vieille chanson royaliste, hurlée comme une ironie sanglante par ces mégères, que l'effroyable troupe fit son entrée dans Versailles. Les Versaillais, avertis de cette visite, les reçurent en criant : *Vivent nos charmantes Parisiennes !*

Les charmants visiteurs envahirent la salle où était réunie l'Assemblée nationale. Maillard, l'orateur des citoyens, cria d'un ton menaçant : —Paris manque de pain, le peuple est au désespoir, il a le bras levé, qu'on y prenne garde.

C'est alors que retentit ce cri de haine au prêtre, devenu, depuis, trop habituel aux jours d'émeutes. —A bas les calotins ! criait la populace, il nous faut le pain à six liards la livre et la viande à huit sous.

Pendant ce temps le roi, instruit des événements, et revenu de la chasse, attendait avec ses ministres l'arrivée de la députation féminine qu'on lui avait promise.

Elle arriva, enfin, cette députation ; mais ici les opinions des historiens se partagent. Quelques-uns prétendent que ces femmes forcèrent le roi à boire avec elles, lui mirent un bonnet rouge sur la tête, et d'autres disent qu'elles se contentèrent simplement de demander du pain.

—Vous devez connaître mon cœur, leur répondit le roi ; je vais faire donner des ordres pour rassembler tout le pain que l'on pourra trouver.

Les gardes du corps et le régiment de Flandres stationnés à Versailles étaient au complet ; les défenseurs de la royauté étaient en bien petit nombre. Les Parisiens, les hommes, arrivèrent à Versailles vers quatre heures, au nombre de 40 à 50,000, en criant : "A bas les gardes du corps ! Vive le régiment de Flandres !" On voulait diviser l'armée.

L'excitation était à son comble ; plusieurs gardes furent massacrés dans la nuit du 5 au 6 octobre, nuit terrible, nuit obscure. La pluie tombait toujours, la foule avait envahi les églises, les maisons, les boutiques, etc., etc. Les gens les plus paisibles se reposaient tandis qu'on se battait au dehors, on plûtôt qu'on assassinait les fidèles serviteurs du roi. La reine elle-même n'échappa que par miracle à la mort. On voulait l'assassiner, cette Autrichienne, la plus sublime des reines, la plus fidèle des épouses, la plus aimante des mères ! Et quand, au château, le roi hésite, qu'il est indécis, qu'il ne sait plus quel parti prendre, rester ou s'enfuir, la reine, seule, n'est pas consternée.

—Je sais qu'on vient de Paris demander ma tête, dit elle, mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort, je l'attendrai avec fermeté.

On l'engage à partir, à se mettre en sûreté avec ses enfants.

—Non ! répondit-elle, ma place est ici auprès du roi.

* *

Nous sommes au 6 octobre, le jour commence à paraître, les bandes s'éveillent, le désordre recommence avec des scènes plus sanglantes et plus disgracieuses que la veille. On entoure le château, on force la reine à se montrer sur le balcon, elle y paraît avec ses enfants ; un homme, revêtu de l'uniforme de la garde nationale, la met en joue mais n'ose tirer. La foule crie : "Vive la reine !" Marie-Antoinette, en rentrant au château, dit :

—Ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris avec les têtes de nos gardes du corps portées au bout de leurs piques.

Et c'est ce qui arriva en effet. La foule se mit bientôt à crier : "Le roi à Paris ! Le roi à Paris !" Comment résister ? Le roi se décide à partir, et on s'empresse d'annoncer au peuple la défaite du souverain.

A une heure, la famille royale descendit l'escalier de marbre du château et monta en voiture. Le cortège était immense. En avant marchaient deux gardes portant au bout de leurs piques les têtes sanglantes des malheureux Deslutes et Varcourt, assassinés à leur poste, puis venait une voiture dans laquelle étaient le roi, la reine et le

UN PEU DE MODE

dauphin. Autour de la voiture, comme une lamentable escorte, des gardes désarmés, des hommes déguenillés, des femmes avinées qui criaient : " Nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron."

Quel cortège pour le petit fils de Louis XIV ! Pendant ce temps là, on criait en certains endroits : " Vive le duc d'Orléans ! Vive le roi Orléans !"

La journée était splendide ; par une de ces ironies poignantes, la nature semblait en fête, tout était calme et gai. Les oiseaux chantaient, les feuilles avaient de ces belles teintes jaunes et rouges qu'elles revêtent avant de tomber ; un beau soleil d'automne éclairait le convoi funèbre de la monarchie.

A 10 heures, le cortège entra aux Tuileries, la famille royale était prisonnière.

M. de la Rocheterie, à qui nous avons emprunté ces détails, termine en disant : " Les journées d'octobre ont été, dans l'ordre politique et dans l'ordre moral, un de ces ébranlements profonds dont le contrecoup se prolonge à travers les siècles. Tous les excès de la Révolution sont là en germe ; le 20 juin, le 20 août et le 21 janvier n'en ont été que les conséquences logiques. Et n'est-il pas permis de dire que ces journées, si néfastes pourtant, ont été moins fatales encore que celles d'octobre pour l'avenir de la France. Le 10 août a renversé la monarchie, les journées d'octobre ont avili l'autorité ; le 21 janvier a tué le roi, les journées d'octobre ont tué la liberté."

* * *

Bien des événements se sont passés depuis cette époque. Mirabeau, cet orateur extraordinaire, ce géant " beau de laideur," Mirabeau, maudit par son père, méprisé des siens, qui voulait élever son front aux nues pour cacher les taches qu'il y portait, Mirabeau qui avait voulu saper le trône dans sa base, Mirabeau voulut un jour, par remords ou par intérêt, reconstruire ce trône.

Il n'était plus temps, car il oubliait, lui, le fougueux orateur, qu'il est plus facile de détruire que d'édifier, qu'il faut à peine quelques minutes pour détruire un homme dans l'opinion publique et qu'il faut des années pour le placer sur un piédestal. Il oubliait que les hommes de génie, amis de la paix et de l'ordre, peuvent seuls faire de grandes choses, et que les exaltés et les révolutionnaires ne peuvent que détruire. L'œuvre de destruction n'est pas enviable. Mais il avait reconnu sa faute, trop tard il est vrai, et quand il disparut de la scène du monde, peu de mois avant la mort de ce roi qu'il voulait tant renverser, un craquement sinistre, nous dit un écrivain célèbre, se fit entendre dans toute la France, c'était la vieille royauté des Bourbons qui s'ébranlait pour assister aux funérailles de Mirabeau.

Louis XVI est mort sur l'échafaud au mois de janvier 1794. La France, depuis ce temps, a subi le contre coup de bien des révolutions ; elle qui voulait s'affranchir du joug des rois et qui avait " acheté sa liberté " au prix de tant de sang, elle s'est inclinée devant la volonté d'un dictateur parvenu et en a fait un empereur.

La France a subi bien des revers ; elle pleure encore aujourd'hui la perte de deux enfants : l'Alsace et la Lorraine, et cependant il s'est présenté un homme qui a voulu imiter le grand Napoléon, qui prétendait avoir le génie de la guerre et qui voulait rendre à la France ce que l'Allemand lui avait enlevé. Cet homme a été l'idole d'une grande partie de la population française ; on se moquait de lui dans les cafés concerts, et on l'admirait sur le champ de parade.

Le clergé, que l'on attaquait si violemment les 5 et 6 octobre, recrute aujourd'hui ses membres dans l'armée française même ; le séminariste porte l'uniforme du soldat.

Le comte de Chambord, le descendant du malheureux Louis XVI, le dernier Bourbon, est mort sans avoir régné, et aujourd'hui le comte de Paris réclame le trône que son ancêtre, le duc d'Orléans, a contribué à renverser.

Napoléon est mort sur l'île Sainte-Hélène ; le général Boulanger s'est suicidé il y a quelques jours sur la tombe de sa maîtresse.

MATHIAS FILION.

6 octobre 1891.



Toilette d'intérieure

Toilette d'intérieur, en lainage rouge. Corsage-plastron allongé en carré sur la jupe, décolleté dans le haut sur un petit plastron de velours noir, encadré dans un col Médicis légèrement gaufré. Etroites bandes de velours noir, posées en biais et attachées par des boutons, ornant le devant du corsage. Les mêmes bandes se retrouvent sur les manches, épaulées et terminées dans le bas par un volant de dentelle. Jupe fourreau, plissée derrière, garnie sur le devant par des bandes de velours transversales.



Costume de voyage

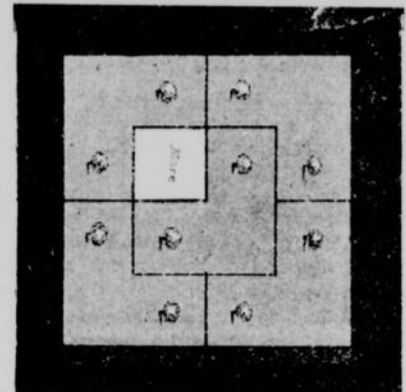
Costume de voyage, en lainage gris. Corsage

plat et court, sous une ceinture de passementerie noire, recouvert par une grande pèlerine très épaulée, garnie dans le haut par une riche applique de passementerie, galon et frange, avec col montant semblable. Jupe plate devant, plissée derrière en petite traine, garnie dans le bas par des galons de passementerie, terminés par des choux. Petit chapeau de feutre gris, garni de nœuds de ruban même nuance, devant et sur le derrière de la passelevée.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, nous donnons ci-dessous la solution des deux problèmes parus sous le titre de : *La science récréative*, page 405.

PROBLÈME DES DIX CHÊNES



PROBLÈME ARABE

Les trois fils, très embarrassés, font venir le cadî, qui arrive monté sur un chameau.

" Il y a ici 18 chameaux, en comptant le mien, dit-il. Je donne au premier des héritiers la moitié de ces chameaux, c'est-à-dire 9 chameaux ; au deuxième, le 1/3, c'est à dire 6 chameaux ; et au troisième le 1/9, c'est à dire 2 chameaux. Total : 17 chameaux."

Et il s'en va, monté sur son propre chameau.

Dr PAUL SAPIENS.

L'ESPRIT DES AUTRES

Lune de miel :

— Dis, chéri, si je meurs avant toi, jure-moi de ne pas te remarier.

— Sois tranquille ; j'ai une belle-mère, je ne tiens pas à en avoir deux.

* * *

Gontran arrive comme un fou chez Gaston.

— Veux tu être mon témoin ?

— Tu te bats ?

— Non, je me marie.

Gaston, après réflexion :

— Est-ce que tu ne peux pas faire des excuses ?

* * *

Après avoir enterré ses trois femmes, le père Jean convole en quatrième noces.

Et comme son curé lui fait quelques remontrances.

— Voyez-vous, c'est une affaire réglée : tant que le bon Dieu s'obstinera à me les prendre, moi je m'obstinerais à en reprendre.

* * *

Dans la rue :

— Tiens ! je te croyais marié.

— Non, la chose n'a pas eu de suite.

— Ah ! qu'est ce qui a rompu, elle ou toi ?

— C'est son père.

— Comment cela ?

— Il s'est ruiné.

RIMES D'AUTOMNE

A MADEMOISELLE ROSE-ANNA L....

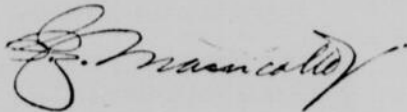
—O nature ! pourquoi ces splendeurs automnales,
Te préparerais-tu pour quelques saturnales ?

Pourquoi ces habits fins, ce solennel décor
D'émeraude tout pâle et de pourpre, puis d'or ?

Est-ce pour le départ de qui t'a fécondée
De l'amant inconstant qui t'a seul possédée ?

—Comme la poitrinaire allant vers le tombeau,
Qu'un rayon de santé guide—brillant flambeau !—

Je meurs en souriant, belle, fraîche, pimpante
Vidant avec transport ma coupe de népenthe.



CHEZ NOS AINES

“ Quand on est apte à ça, on est apte à tout.”

Cette réflexion, beaucoup plus profonde qu'euphonique, terminait l'autre jour par un immense éclat de rire une discussion sur les aptitudes variées, universelles de nos compatriotes.

Un Français, peu indulgent envers les liaisons dangereuses, termina le débat en déclarant qu'il ignorait les beautés de la langue micmaque, qu'un peuple qui joignait à des qualités incontestables l'avantage d'être à la fois *taptaga et taptatou* devait être bien près de friser la perfection au risque de la rendre suspecte à M. Robillard, et que cette phrase à elle seule prouvait surabondamment l'étonnante diversité du talent canadien.

L'auteur de la cacophonie en question avait cité plusieurs faits à l'appui de la thèse qu'il soutenait et qui était la bonne à mon sens. Nous descendons d'une race qui n'est pas, tant s'en faut, la plus sotte de l'univers. Les conditions de notre existence, notre éloignement des grands centres intellectuels, l'absence presque complète chez les nôtres de ces fortunes colossales qui permettent à plusieurs générations d'une même famille de consacrer exclusivement à l'étude des arts et des sciences les heureuses facultés que l'atavisme développe de plus en plus, le manque d'écoles, de musées, de bibliothèques, de monuments qui puissent entretenir le goût, créer des vocations, tenir l'intelligence en éveil en mettant à la portée de tous les résultats des recherches, des collections et des travaux d'une longue suite de devanciers, l'éparpillement d'une population peu nombreuse disséminée sur un vaste territoire, les lacunes regrettables qui interrompent la chaîne des traditions scientifiques, littéraires et artistiques, les tyranniques exigences du *primo vivere*, tels sont les obstacles qui se dressent devant nous et ils sont plus que suffisants pour expliquer notre infériorité relative.

Ceux qui se rendent compte de ces inconvénients sont parfois portés à croire que dans ces conditions il est impossible de conserver chez nous, même à l'état latent, les aptitudes qui font la gloire des nations mieux favorisées que la nôtre. Ils se demandent de bonne foi si nous devons entamer la lutte, si la partie n'est pas trop inégale et si les difficultés que nous avons à vaincre ne nous autorisent pas à nous laisser distancer davantage.

D'autres vont jusqu'à nous reprocher de ne pas avoir chez nous des monuments qui existaient ailleurs bien avant la découverte du Canada.

Les fondateurs de la nationalité canadienne-française étaient tous des héros sans le sou. Tous méritaient une statue, aucun d'eux n'avaient le moyen de se payer une pierre tumulaire.

Ils combattaient les Iroquois ; leurs descendants combattent la misère avec assez de succès pour se multiplier rapidement, avec trop peu d'éclat pour pouvoir hérisser de statues un sol encore imparfaitement défriché.

Il faut en prendre son parti : Nous manquons ici de tout ce qui, chez nos aînés, entretient le feu sacré ; nous n'avons pas même un public appréciateur. Cela doit être et cela sera encore d'ici à longtemps.

Ici, pas de classe opuleusement oisive, capable de payer au génie artistique le tribut nécessaire à sa subsistance.

Il en serait peut-être autrement si toute la population française du Canada était groupée dans une seule ville, et même alors elle ne dépasserait pas beaucoup la moitié de la population parisienne, mais tant que nos groupes épars, séparés par des centaines de lieues, se livrent isolément et simultanément à l'intéressante occupation qui consiste à tirailler l'appendice caudal de Sa Majesté Satan, les artistes égarés dans nos parages seront obligés de leur prêter main-forte.

S'en suit-il qu'il y ait chez nous absence complète de sens artistique ? Pas le moins du monde.

Le goût n'est pas cultivé. En ce qui concerne le théâtre, il est faussé par les cabotins de langue anglaise qui sont à peu près les seuls représentants de l'art dramatique en ce pays.

Cependant, les succès remportés par quelques-uns des nôtres à l'étranger prouvent qu'il y a de l'étoffe chez nous, et de l'étoffe du pays par-dessus le marché.

L'Albani, Lavallée, Desève, Hébert, Fréchette, et autres, ont prouvé que l'intelligence du Canadien est plus vaste que le champ ouvert à son activité.

Je m'abuse peut-être, mais il me semble que la condition exceptionnelle dans laquelle nous nous trouvons nous offre, à côté des inconvénients que j'ai signalés, certains avantages propres à multiplier nos facultés intuitives.

Les vastes horizons, le besoin d'observer, cet air de liberté que l'on respire dans toutes les parties de l'Amérique sous quelque forme gouvernementale que l'on cherche à déguiser des institutions aussi démocratiques que nos mœurs sont égalitaires, la confiance en soi-même, la nécessité de la lutte pour l'existence et la conviction intime que le travail intelligent peut aplanir tous les obstacles : voilà ce qui a déterminé certaines vocations artistiques que les connaisseurs étaient à cent lieues de rêver.

“ Notre pays nous offre un théâtre trop restreint,” il n'a pas voulu être le premier à nous connaître, se sont dit nos compatriotes qui sentaient en eux l'étincelle du feu sacré. “ Nous le ferons connaître ailleurs, et il nous connaîtra plus tard. Le monde pour arène, la gloire de notre pays pour but et le travail comme moyen.”

Et ils sont partis pour la Ville-Lumière, qui, depuis quelques années, devient plus que jamais la Mecque de tous les Canadiens fanatisés par une louable ambition. Ils y ont puisé des connaissances qu'ils n'auraient jamais pu se procurer ici. Encouragés par leur exemple, plusieurs jeunes peintres et musiciens les ont suivis.

Les médecins ne sont pas restés en arrière et, depuis quelques années surtout, plusieurs spécialistes canadiens sont revenus, après avoir suivi avec succès les cours des plus célèbres médecins de la faculté de Paris. Citons les docteurs Fouché, Desjardins, Brodeur, Chrétien Zaugg.

Ce dernier, reçu médecin en 1881, partit immédiatement pour Paris où il suivit les hôpitaux pendant un an. Après avoir fait ce stage, il fut nommé chef de clinique chez M. de Weker. En 1889, il revint au Canada, et six mois après il était rappelé par M. de Weker. Chef de clinique chez le docteur Chatellier, pour les maladies des oreilles, du nez et de la gorge, pendant plusieurs années, il fut nommé à l'Hôtel-Dieu pour les affections des yeux, des oreilles et de la gorge, en juin 1891.

Le docteur Hormidas Brodeur a aussi passé trois ans à Paris. Il a suivi les cours de Guyon pour les maladies des voies urinaires, etc., de Bernier et de Brock, sur les maladies de la peau. Il a aussi passé six mois en Allemagne à suivre les grands maîtres et nous est revenu au mois de juillet dernier.

Actuellement, Paris compte toute une colonie de médecins canadiens qui suivent les cliniques des principaux hôpitaux. Les malades viennent

de très loin pour se faire traiter à Paris, ce qui permet aux médecins d'étudier sous les grands maîtres des cas pathologiques très intéressants.

Ce n'est pas la vie de bohème que nos Canadiens vont chercher là. Tous travaillent sérieusement et ont le bon esprit de profiter de leur séjour à Paris pour s'instruire au lieu de passer leur temps à s'amuser.

L'un d'eux doit nous revenir vers le 15 novembre. Je veux parler du docteur Lespérance, qui a laissé d'excellents souvenirs à Montréal. En voilà encore un qui n'aura pas perdu son temps.

Il a fait ses études médicales à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, et en 1886 il recevait son diplôme de Médecin et de Maître en Chirurgie. Après une année de pratique aux Etats Unis, il revint à Montréal et fut nommé interne à l'Hôtel Dieu, où il demeura un an.

La même année l'École de Médecine le choisit comme démonstrateur d'anatomie et vers le même temps le chargea de faire des conférences sur l'histologie. Il occupait encore ces deux chaires trois ans plus tard, lorsqu'après avoir pratiqué pendant deux ans à Montréal, il partit pour Paris au mois d'avril 1889.

Il a recommencé toutes ses études et subi seize examens avec beaucoup de succès dans l'espace de dix huit mois. Externe dans plusieurs des hôpitaux de Paris, il a suivi les cours des grands maîtres de l'art. Le Dr Lespérance joint à un grand amour du travail des talents de premier ordre. Il a passé son dernier examen le 23 juin et n'a plus qu'à produire sa thèse, qu'il présentera le 1er novembre prochain. Après cette dernière épreuve, à laquelle il s'est préparé avec tout le soin possible, il nous reviendra avec le titre de docteur en médecine de la faculté de Paris.

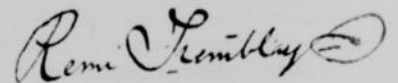
Ce sera un de plus à ajouter à la brillante phalange des médecins consciencieux qui ne se sont pas contentés de leur brevet, mais qui consacrent toute leur vie à approfondir les secrets de l'art si éminemment utile qui permet à l'homme de soulager et de guérir son semblable.

On a beau blaguer la médecine et les médecins, ils sont bien rares ceux qui ne les prennent pas au sérieux lorsque la maladie amène la réflexion.

Les connaissances théoriques et pratiques, puisées au prix de lourds sacrifices à la source même où président les sommités de la science médicale, sont justement appréciées à Montréal, et le Dr Lespérance pourra compter à son retour sur une excellente clientèle.

Le Dr de Martigny doit être actuellement à Paris, et le Dr Chevrier, l'un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, y poursuit aussi ses études médicales qui, je l'espère, ne lui feront pas oublier les Muses.

Je constate avec plaisir que notre jeunesse canadienne comprend de mieux en mieux l'utilité de poursuivre ses études à Paris. Ceux là même qui ne peuvent se procurer cette satisfaction retireront quelque avantage de l'expérience acquise par leurs camarades mieux favorisés par le destin.



BIBLIOGRAPHIE

Le Père Lacordaire et les jeunes gens, lecture faite au Cercle Ville-Marie, de Montréal, par le Rév. Père Babonneau des Frères Prêcheurs : in-12, de 60 pages ; Émile Sénécal & Fils, éditeurs.

De nos jours où il s'imprime un nombre si considérable de livres, brochures et publications diverses, tant de pages frivoles, d'une lecture vaine et aride, nous passent sous les yeux, comme à notre insu, que notre étonnement est vif, notre reconnaissance sincère, lorsqu'une œuvre d'un mérite réel vient tout d'un coup solliciter notre attention. Noyés presque par le flot envahisseur de tant de littérature indigeste, nous bénissons la rencontre d'un tel ouvrage, comme le voyageur exténué d'une oasis rafraîchissante parmi les sables du désert.

C'est absolument le cas pour l'opuscule tout à

fait charmant que je viens présenter à mes lecteurs. Ceux qui connaissent Lacordaire, et ils sont légion, en ont eu assez d'y voir inscrit son nom ; ceux qui ont goûté l'avantage d'entendre et d'admirer, l'année dernière, à Notre-Dame de Montréal, le Père Babonneau, l'éloquent frère en religion du moine illustre de Sorèze, savent que mon sentiment n'est pas outré.

Tout le monde voudra relire cette conférence si belle, si grande, si pure et noble, qui avait attiré, au mois de mai 1890, à salle comble, toute l'élite de la société montréalaise à l'une des plus remarquables séances littéraires dont le Cercle Ville Marie garde souvenir en ses annales.

Ceux qui ont pu l'entendre chercheront à renouveler ainsi l'émotion ressentie naguère en face d'un fils de Saint-Dominique révélant à ses auditeurs les secrets intimes d'une âme forte, d'un cœur aimant le cœur, l'âme d'un frère, d'un religieux comme bien des siècles n'en ont pas vu. D'autres qui n'eurent pas cet avantage unique voudront se dédommager en lisant ce qu'ils n'ont pu entendre. Nous les approuvons, certes, fort.

Mais entre tous, tiendront à lire, et à bon escient, le petit livre dont nous nous occupons ceux qui y sont particulièrement intéressés : j'ai nommé les jeunes gens. Il leur convient de le choyer, d'en faire comme un *valde mecum*, puisqu'ils y trouveront à jamais le précis d'une doctrine à la fois suave, droite et bonne, propre à faire le bonheur et la gloire de leur vie. Et ils jouiront, d'une jouissance bien douce, à savourer l'art merveilleux avec lequel le savant conférencier a su agencer pour eux ces pages, parmi les plus belles du prédicateur incomparable qui a mérité d'être appelé "l'apôtre des jeunes gens," où il donne à sa chère jeunesse de paternels conseils sur l'amitié, le caractère, l'honneur, la chasteté, etc. ; toutes ces vertus si nécessaires à ceux qui ont à cœur de devenir des hommes.

Nous voudrions citer des passages qui nous ont ravi : peine inutile ; Lacordaire serait à citer en entier, à ce compte là, et le père Babonneau n'a pas besoin, pour sa réputation, que nous appuyions davantage. Donc, nous allons laisser aux lecteurs avides le contentement de la surprise : nous les renvoyons à la conférence imprimée.

Seulement devons nous louer comme elle le mérite l'initiative prise par la direction du Cercle Ville-Marie, de cette publication. Ce discours fit un jour les délices du public auditeur, cette brochure, certes, fera celle du public lecteur. Souhaitons aux directeurs du Cercle de continuer dans cette bonne voie et de réaliser l'espérance, par la rumeur encouragée, que la conférence du père Babonneau sera bientôt suivie de celle, plus récente, du père Henriot, laquelle fut aussi un succès. On dit même qu'un plus grand nombre des belles lectures qui se font dans ce cénacle littéraire paraîtra ainsi en brochure formant série ? Tant mieux !

La forme typographique est parfaite : la maison Sénécal s'est surpassée pour la rendre digne du fond. C'est assez dire avec quelle rapidité les exemplaires de cette conférence, magnifique de toutes façons, vont s'envoler de chez les principaux libraires de Montréal, où ils ont été mis en dépôt !

L'éditeur Granger vient de mettre en vente la seconde édition d'un ouvrage qui semble appelé à une grande popularité. Cela s'explique par le fait que le nom de M. Louis Fréchette, le poète lauréat, est attaché à ce livre. Voilà qui en ferait mousser bien d'autres. Les *Feuilles volantes* forment un très joli volume in douze, de deux cents pages, qui fait l'honneur et la recommandation de l'éditeur et des imprimeurs, MM. Désaulniers et Leblanc.

Quant au mérite intrinsèque de l'ouvrage, un de nos collaborateurs se chargera de l'exposer dans un prochain numéro.

Un de nos confrères de la presse anglaise des États-Unis, le *New England Magazine*, publiera, dans sa livraison mensuelle de décembre prochain, une étude très élaborée, avec portraits à l'appui, sur le journalisme et les journalistes canadiens, français et anglais. M. Harte, celui des collabo-

rateurs de la revue bostonnais qui rédigera cet article est, paraît-il, un homme très entendu en la matière, et tout annonce que ce travail sortira du commun.

Nous nous faisons un devoir et un plaisir de communiquer cette nouvelle à nos lecteurs, comptant bien que parmi eux plusieurs amateurs voudront se procurer l'intéressante livraison décebrale de notre confrère de là-bas.

Adresse : No 86, Federal street, Boston, Mass.

Émile Saint-Elme

LE SUICIDE DU GÉNÉRAL BOULANGER

(Voir gravures)

On a donné plusieurs variantes des événements qui ont accompagné ce suicide. Le mari de la nièce du général, M. Dutens, qui l'avait accompagné en exil, a fixé d'une façon définitive les détails de cette fin tragique.

"Je savais, a dit M. Dutens, le général déterminé à en finir avec une existence qui lui pesait, mais non dans ces conditions.

"Je suis comme une horloge qui a perdu son ressort, et rien ne pourra me remonter", nous disait-il souvent, à Mme Dutens et à moi, alors que nous essayions de le distraire de son chagrin.

"Mais je ne pouvais supposer qu'il se tuât au cimetière, j'étais convaincu que c'était dans sa chambre, dans son lit, devant le portrait de celle qu'il a regrettée jusqu'à la mort, qu'il accomplirait son sinistre projet. Aussi lorsqu'on me prévint qu'il était, contre son habitude, sorti dès le matin pour aller au cimetière, je ne fus pas très inquiet.

"Néanmoins, je m'y rendis et comme on m'avait prévenu que le général avait un quart d'heure d'avance sur moi, je hâtai le cocher le plus que je pus.

"En arrivant devant la porte du cimetière, je trouvai le cocher et le valet de pied bien tranquilles, ce qui me rassura à cause de l'avance en question et de la qualité de ses chevaux ; je me fis la réflexion que, s'il avait voulu se tuer, ce serait déjà fait.

"J'entrai précipitamment dans le cimetière et je l'aperçus auprès de la tombe, les deux mains dans les poches, selon sa coutume, ainsi que vous le savez, les sortant de temps en temps pour redresser une fleur, arranger une couronne.

"En m'apercevant, il me regarda sans aucune colère et me demanda par quel hasard je me trouvais là. Je ne pus lui cacher quel avait été notre effroi à tous, et alors il sourit et, me prenant le bras :

"—Mais vous êtes tous fous ; si j'avais voulu me tuer, ce serait dans ma chambre et pas ici. Je ne serais pas tranquille, il y a des ouvriers tout autour, des visiteurs, il peut survenir un enterrement, et, pour se tuer, à mon avis, il faut être tranquille.

"Mais, si j'avais voulu me tuer ce matin, je n'aurais pas fait atteler, ce qui a donné l'éveil ; je serais sorti à pied, j'aurais pris un fiacre, je serais venu ici et tout eût été dit.

"Si je suis venu ici ce matin, c'est, vous le savez bien, parce que c'est ma vie d'être ici et que je ne vis pas lorsque je suis loin de cette tombe."

"Nous causâmes alors très amicalement ; puis, tout d'un coup :

"—Voilà l'heure qui s'avance. D'après ce que vous m'avez dit, ces dames doivent être inquiètes ; nous allons rentrer déjeuner. Vous avez une voiture ?

"—Oui, général.

"—Eh bien ! allez la payer ; je vais pendant ce temps dire un dernier adieu à celle qui n'est plus, et nous rentrerons ensemble.

"Je lui obéis, je fis quelques pas du côté de la sortie du cimetière ; puis un vague pressentiment m'assaillit. Je revenais sur mes pas, lorsque j'entendis une détonation. Je me précipitai vers la tombe.

"Le général était par terre, à sa place favo-

rite, la tête penchée sur la poitrine. Deux filets de sang lui coulaient de chaque côté du crâne ; il eut quelques légers spasmes, et ce fut tout."

**

Voici maintenant l'hôtel de la rue Montoyer qu'habitait le général Boulanger. C'est, on le voit, une simple maison bourgeoise ; toutes les fenêtres sont closes, les persiennes fermées et les stores partout abaissés. Une seule fenêtre est ouverte au deuxième étage, montrant une silhouette de femme qui, penchée, regarde les groupes arrêtés devant la maison. C'est Mme Boulanger mère ; elle ne sait rien encore de l'événement, alors que, par un poignant contraste, le corps de son fils est étendu à côté d'elle.

Dans la pièce du second étage, en effet, dont les deux fenêtres sont, dans notre gravure, à droite de celle où est placée Mme Boulanger, est étendu le cadavre. Entrons-y. L'ameublement en a été souvent décrit ; le bleu domine. C'était la chambre de l'amie, le corps repose sur le lit où elle-même est morte, un lit de milieu. La figure est calme. La photographie nous montre sur la tempe gauche la blessure faite par la balle à sa sortie, le trou est caché par un tampon de ouate engagé dedans.

Le général est en frac, tenue de soirée, avec pantalon à bande de soie. Sur la poitrine, à droite, la plaque du grand officier de la Légion d'honneur. Le corps, dans son ensemble, forme une grande ligne noire, rigide, sur l'étoffe du dessus de lit. Des bouquets sont disséminés tout autour.

UN NOYAU

HISTOIRE VRAIE

La mère avait acheté des prunes, et voulant les distribuer aux enfants après le dîner, elle les avait mises sur une assiette.

Vania n'avait jamais mangé de prunes ; ces fruits le tentaient beaucoup ; il les avait flairés et désirait fort les goûter ; il ne faisait que tourner autour. Resté seul dans la chambre, il eut pu résister à la tentation ; il en prit une et la mangea.

Avant le dîner, la mère compta les prunes, et vit qu'il en manquait une. Elle en informa le père. A table, le père demanda :

—Eh bien, mes enfants, n'en est-il pas un parmi vous qui ait mangé une prune ?

Tous répondirent : "Non !"

Vania devint rouge comme une cerise et affirma : "Non, je n'en ai pas mangé."

Alors, le père reprit :

—Si quelqu'un de vous l'a mangé, ce n'est pas bien, mais là n'est pas le malheur. Le malheur est qu'il y a des noyaux dans les prunes, et que si l'on avale un de ces noyaux, on meurt dans les vingt-quatre heures ; voilà ce que je crains.

Vania pâlit et s'écria :

—Non, j'ai jeté le noyau par la fenêtre !

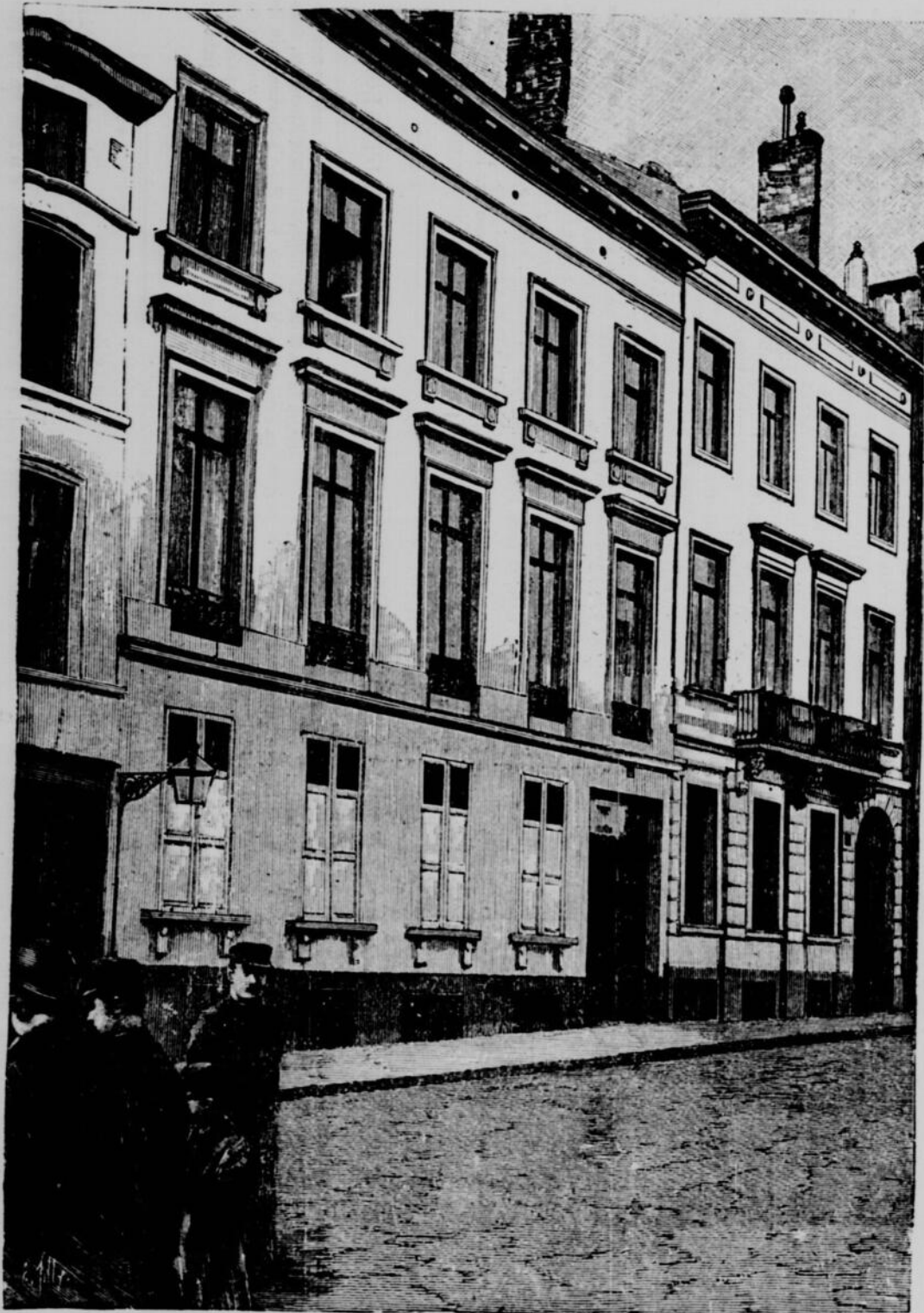
Tout le monde rit et Vania se mit à pleurer.

NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargne, dans sa succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de la rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.

Une petite remarque :

Lafontaine s'est trompé dans la fable du chêne et du roseau, ce n'était pas un chêne qu'il voulait mettre, puisque la morale de l'épilogue se borne à ceci : "Au fort de la tempête il faut un peu plier (peuplier)."



HOTEL OU DEMEURAIT LE GÉNÉRAL, A BRUXELLES : VUE EXTÉRIEURE



L'EXPOSITION DANS LA CHAMBRE MORTUAIRE

LE SUICIDE DU GÉNÉRAL BOULANGER.—(De *l'illustration*)



BEAUX-ARTS — DANS LE BOUDOIR

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Lui, s'enhardissait. Il passait ses longs doigts, effilés dans les boucles soyeuses de la chevelure de la jeune fille, en lui murmurant à l'oreille des paroles d'amour.

Dans leur ravissement, ils oubliaient où ils se trouvaient. Ils ne s'apercevaient plus que les dernières notes de la musique venaient d'expirer avec le dernier frôlement des pieds sur le parquet. Maintenant, il ne venait du salon qu'un bruit confus de voix.

—Marguerite, continuait Alfred, dites-moi encore que vous m'aimez. Il est si doux d'entendre de telles paroles de votre bouche.

—Oui, je vous aime, vous seul, toujours, toujours !

Et pris d'un soudain transport, Alfred enlaça la jeune fille de ses deux bras, et l'attirant doucement à lui, lui imprima sur la joue un délicieux baiser.

Alors la pensée lui vint que quelqu'un pouvait les voir. Il tourna la tête et aperçut Annie dans l'embrasure de la porte. Elle était toute pâle ; mais elle avait le sourire aux lèvres, un de ces sourires résignés qui cachent une souffrance.

—Excusez moi, ma cavalière, fit Alfred un peu décontenancé, il fait si chaud dans ce salon...

Au même instant, Henri arrivait.

—Je vous cherche partout. Je ne savais pas ce que vous étiez devenu.

Marguerite s'avança et répondit :

—Comme vous le voyez, nous sommes venus chercher ici un peu d'air. Vraiment, on étouffe dans ce salon.

—C'est vrai, fit simplement observer Henri ; la chaleur est trop forte.

Et tout en offrant son bras à Annie, Alfred pensait à part lui :

—S'il était arrivé une demi-minute plus tôt, il nous eût surpris. Quel malheur ! Annie nous a vus, c'est vrai, mais c'est une bonne fille ; je suis certain qu'elle ne dira rien.

Et alors il redoublait d'attention pour elle, lui donnant à entendre qu'il cherchait à acheter son silence.

Elle le comprenait très bien, et, refoulant au fond de son cœur les flots d'amertume qui y surnageaient, elle souriait de son mieux et répondait avec la meilleure grâce du monde.

Le reste de la soirée se passa sans encombre.

Aussi, par nécessité et par la force des choses, Annie était devenue complice dans cette comédie presque quotidienne, car les parties de plaisir se renouvelaient très fréquemment. Il ne lui venait même pas à l'esprit l'idée de jouer un autre rôle que celui de confidente forcée, ni de dévoiler l'intrigue où elle se trouvait mêlée. Vendre Alfred, n'était ce pas du même coup s'attirer son inimitié et se priver volontairement des attentions qu'il avait pour elle ? Elle ne savait que trop que ces attentions n'étaient de sa part qu'une feinte ; mais malgré tout cela, elle en savourait la douceur et dans ses rêves le plus doux, elle entrevoyait un jour où son amour serait payé de retour. Que ne supportons-nous pas avec l'espérance ?

VIII

DANS LA TEMPÊTE

Les parties de plaisir se succédaient les unes aux autres avec rapidité. Un soir, une réunion intime,

une sauterie, un autre soir le patinoir, le *tobaggan*, traîneau, etc.

Les familles Spencer et Spierling étaient émerveillées du changement survenu dans les rapports de Marguerite avec Alfred ; celui-ci ne leur donnait plus aucune inquiétude. Elles lui en savaient gré et lui montraient leur contentement à l'occasion. En effet, à la demande d'Henri et de Marguerite, Alfred et Annie étaient reçus chez leurs parents. Alfred recevait les compliments de ces dames sans broncher, et répondait à leurs amabilités le sourire aux lèvres. Mais, intérieurement, il rageait. Ce rôle d'hypocrisie qu'il était obligé de jouer révoltait sa conscience d'honnête homme. Toutes les prévenances dont il était obligé d'entourer Annie lui semblaient comme autant de vols faits à Marguerite. Cette contrainte lui était un supplice. D'ailleurs, il était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'Annie n'était pas dupe de ses manèges. Il comprenait qu'elle l'aimait et que dans son amour seul elle trouvait la force de ne rien dire. Mais qui sait si un jour la patience ne lui échapperait pas ? Était-il si sûr de lui-même et de Marguerite qu'il pût croire qu'à la fin ils ne se trahiraient pas. Cette situation ne pouvait durer. Elle ne menait à rien. Ce n'était pas une solution, mais seulement un ajournement ; le mensonge n'a qu'une durée éphémère, la vérité seule est éternelle, et un jour où l'autre elle devait éclater. Plusieurs fois eux-mêmes, ils avaient failli se trahir par un regard, une parole, un sourire. Henri ne voyait rien ; mais Annie, tout en feignant de ne rien voir, s'apercevait de tout. Parfois, le serpent de la jalousie la piquait au cœur, et elle se redressait sous la morsure comme un cheval qui se cabre sous le frein. Puis la réflexion subite arrivait : A quoi cela m'avancerait-il ! Patientons encore. Et elle patientait toujours, se prêtant malgré elle à cette infâme comédie de l'amour qui lui brisait le cœur.

Un soir, après souper, une bande joyeuse s'éloignait de la ville par les chemins fraîchement saupoudrés de blanc. Le ciel était assez clair. Seule, une grande tache noire barrait l'horizon. Le défilé des traîneaux glissait comme un long reptile au milieu du bruit des grelots et des éclats de rire.

Arrivés à un carrefour ou plutôt à une sorte de clairière sur la lisière d'un bois, jeunes gens et jeunes filles descendirent. Des rondes s'organisèrent. Ils n'avaient d'abord que l'intention de s'arrêter un instant, le temps de se dégourdir un peu les pieds et de se réchauffer, car malgré leurs fourrures, le froid commençait à les saisir, et le temps de laisser reposer les chevaux. Cependant, ils prenaient goût au jeu et ils s'y attardèrent. Dans l'animation du jeu, ils ne s'apercevaient pas que la barre noire de l'horizon s'éloignait dans le ciel. La brise fraîchissait. Soudain, un violent coup de vent se déchaîna en soulevant des tourbillons de neige aveuglante. Les arbres, pris d'une convulsion soudaine, se cabraient, ruaièrent comme des chevaux emportés au milieu d'un nuage de poussière.

Les danseurs, surpris par cette attaque subite, presque soulevés de terre par le vent, aveuglés par la neige, se précipitèrent vers les traîneaux. Il n'était que temps. Les chevaux commençaient à s'emporter. Alfred, qui tenait Marguerite par la main dans la danse, l'entraîna rapidement. C'était un mouvement instinctif. L'attaque avait été si prompt qu'elle ne laissait pas un moment de réflexion. C'était un sauve qui peut général. Tout le monde foyait sans savoir où il allait. Alfred reconnut son cheval qui commençait à fuir. Il courut après en traînant toujours Marguerite par le bras, et réussit à l'arrêter, puis il fit monter la jeune fille et se jeta lui-même dans le traîneau au moment où le cheval affolé s'emportait de nouveau. C'était de tous les côtés une débandade générale.

Alfred était impuissant à maîtriser son cheval. Il ne savait pas d'ailleurs où il allait. Il était aveuglé par la neige que le vent lui soufflait à la figure. Le cheval exténué de fatigue s'arrêta enfin tout à coup. Il venait de s'abattre dans un banc de neige. Alfred, alors se pencha vers sa compagne. Elle était chaudement enveloppée dans la fourrure ; mais son visage était tout pâle d'émotion.

—N'avez-vous pas eu peur Marguerite ? fit-il.

—Oui ; mais ce n'est rien ; c'est passé maintenant. Où sont nos camarades ?

—Ma foi, je n'en sais rien. Je ne puis rien distinguer à travers ces tourbillons de neige. Je vais appeler.

Il cria fortement à diverses reprises et dans toutes les directions.

Il cria vainement. Aucun écho ne répondit à sa voix. Il écouta. Rien, que le mugissement de la tempête à travers les arbres. Il regarda tout autour de lui, ou plutôt, il essaya de regarder.

Il ne vit qu'un tourbillon de neige au milieu duquel se tordaient les branches noires et dénudées des arbres, comme de sombres squelettes sous des lambeaux de suaires blancs. Que faire ? De quel côté se diriger ? Il se trouvait dans une prairie. Il fit avancer son cheval au hasard. Bientôt il arriva à un chemin qu'il crut reconnaître. Le cheval s'arrêta ; Alfred ne savait de quel côté le diriger.

Marguerite avait dégagé sa tête de la fourrure avec un petit air visiblement inquiet :

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a que je suis bien embarrassé. Je ne sais vraiment pas de quel côté aller. Il n'y a pas moyen de se reconnaître ici.

—Rapportez-vous en à votre cheval. J'ai toujours entendu dire que ces animaux pouvaient reconnaître très bien leur chemin.

—Oui, je le sais ; mais voyez, le cheval est aveuglé, il ne sait pas lui-même de quel côté se tourner.

Cependant, au même moment et comme s'il eût compris, l'animal fit un léger mouvement à droite. Alfred secoua les rênes, et le cheval continua sa marche.

—A la grâce de Dieu ! s'écria-t-il.

—A la grâce de Dieu ! soupira Marguerite, comme un écho, et elle s'enfonça la tête dans ses fourrures comme un gracieux oiseau qui ramène sa tête sous son aile pour s'endormir.

Ils ne pouvaient avancer que lentement. Ils allèrent ainsi pendant plus d'une demi-heure, qui leur sembla longue comme une éternité. L'ouragan augmentait de fureur, la neige s'épaississait ainsi que les ténèbres, et pas une maison ne se dessinait dans l'ombre ! Le cheval allait toujours lentement, la tête et les oreilles baissées.

Alfred commençait à avoir froid. Il avait entassé toutes ses couvertures sur Marguerite, et celle-ci avait dû presque se fâcher pour qu'il en gardât une. Mais il endurait héroïquement sa souffrance. Que n'eût-il pas souffert pour Marguerite, et pourvu qu'elle ne souffrit pas trop, que lui importait le reste ?

Tout à coup, il eut une exclamation de joie, le cri du matelot naufragé qui aperçoit une voile.

—Voyez, Marguerite, une lumière.

La jeune fille qui, depuis longtemps se tenait tranquille dans une muette résignation, se souleva soudain.

—Ah ! enfin, mon pauvre Alfred ; vous devez être à moitié mort de froid et de fatigue.

—Non, non ; ce n'est rien, Marguerite, et en tout cas vos bonnes paroles suffiraient pour me ranimer.

—Flatteur, ne put s'empêcher de dire la jeune fille.

Le cheval lui-même sans doute avait aperçu la lumière, car il se dirigea de ce côté d'un pas plus allègre. Il vint s'arrêter devant une porte basse. C'était une petite maison à un seul étage, d'apparence peu riche, mais propre et ayant un certain cachet d'élégance avec ses faux airs de chalet suisse.

Alfred donna à peine un coup d'œil à la façade de la maison ; il allait frapper à la porte lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup et dans l'encadrement de la porte apparut une fraîche figure de jeune fille aux blonds cheveux.

—Est-ce vous, papa et maman ? s'écria-t-elle.

—Alfred eut une exclamation de surprise.

—Tiens, c'est toi Hélène !

—Moi-même, monsieur. Mais comment êtes-vous ici, par un pareil temps... Excusez-moi, monsieur, veuillez entrer au plus vite avec cette dame. Vous devez être morts de froid.

LOUIS TESSON.

A suivre

tardent point ma lettre et ne font pas que ta réponse arrive quand, moi, je serai parti.

— Et cependant, Philippe, je donnerais de bien grand cœur la moitié des jours qui me restent à vivre pour que mes yeux aient lu cette réponse avant d'être fermés pour toujours.

— Tu sais maintenant comment et pourquoi je suis condamné à mort.

— J'en arrive à ma ruine. C'est une simple et triste histoire. Un bien petit nombre de lignes suffiront pour te la raconter.

— Tu n'ignores pas que ma fortune (cette fortune que je te devais toute entière) était immense. Je possédais dix millions.

— Une fatalité étrange, implacable, s'est appesantie sur moi, comme si Dieu dans sa colère avait résolu de me perdre et de m'annuler.

— Depuis quatre mois, cinq de mes navires, dont les cargaisons représentaient d'énormes valeurs, ont péri corps et biens. Ces désastres sont, jusqu'à ce jour, ignorés à la Havane. Des témoins oculaires des quintuples sinistres en ont donné avis à mes correspondants, et je suis seul à connaître ces effroyables catastrophes.

— Ce n'est pas tout, et, comme dit un vulgaire et désolant adage : *Un malheur n'arrive jamais sans qu'un autre malheur l'accompagne !*

— Sur mes plantations, qui passaient pour être les plus productives de la colonie, j'occupais près de dix mille esclaves. Parmi ces esclaves il s'est trouvé des empoisonneurs.

— On ignore en Europe que, parfois, le sang des Borgia, des Voisins, des Brinvilliers coule dans les veines de ces noirs enfants de l'Afrique. Ces monstres, et ils ne sont pas rares, n'ont qu'un rêve, qu'un désir, qu'une joie, qu'une volupté, c'est de tuer par le poison ! Chez eux, le meurtre est une passion que rien ne peut rassasier, que rien ne peut éteindre. Ils ne vivent heureux qu'au milieu des cadavres qu'ils entassent. Tout leur est bon, pourvu qu'ils tuent. Ils n'épargnent pas plus les bestiaux que les hommes.

— Un nègre empoisonneur, dans une plantation, c'est la ruine inévitable du maître, car il n'existe aucun moyen de reconnaître le coupable au milieu des autres esclaves, qui, s'ils le connaissent, garderaient le silence et mourraient stoïquement plutôt que de le dénoncer...

— Eh bien ! mon ami, ce crime épidémique, ce monstrueux fléau, se sont abattus sur mes habitations...

— Un tiers de mes esclaves a péri déjà, le second tiers souffre et languit, les autres ne tarderont point à être frappés à leur tour. Partout, au lieu du mouvement et du travail, l'abandon et l'inaction ; partout, au lieu de la joie et des chansons, la souffrance et la mort ; partout, au lieu de la prospérité, la ruine...

— Tu vois que ma situation est bien réellement et bien complètement désespérée, et que rien au monde ne peut me sauver...

— Je me suis rendu compte, avec une rigoureuse exactitude et dans les moindres détails, de ce que produiront les débris de ma fortune ; en d'autres termes, j'ai établi mon bilan. En voici le résultat : Lorsque mes navires, mes plantations, mes maisons et les ameublements, mes esclaves, mes troupes auront été vendus, lorsqu'enfin la liquidation sera complète, ma succession se trouvera en face d'un passif de deux millions qu'il ne sera pas possible de combler. Ma fille, mon Annunziata, restera plus pauvre que la plus pauvre des mendiantes de la Havane, et le nom de José Rovero sera un nom déshonoré !...

— Eh bien ! Philippe, avais-je raison, et crois-tu qu'il puisse se trouver sur la terre un homme plus malheureux que moi ?...

— Il dépend cependant de toi, mon ami, mon frère, d'apporter un peu de calme et de consolation à ma dernière heure, et j'ai la certitude que tu le feras, car je ne doute pas plus de ton cœur que je ne doute de la miséricorde de Dieu.

— Ecris moi que tu serviras de père à Annunziata, que tu la recueilleras dans ta maison, que tu l'aimeras comme si véritablement elle était ta fille. Ecris-moi cela, Philippe, et je mourrai en te bénissant, et j'oublierai, je crois, tout ce que je viens de souffrir... tout ce que je souffre encore.

— Adieu ! mon frère. Je n'ai pas besoin de te

répéter que je t'aime, tu le sais depuis quarante ans...

— Adieu encore, et, cette fois, c'est pour toujours...

— JOSÉ ROVERO.

Telle était cette lettre, qui nous paraît plus que touchante, qui nous paraît sublime, et qui semblera telle à nos lecteurs s'ils veulent bien se souvenir que l'homme qui venait de l'écrire, et qui ne réclamait pour sa fille qu'un asile et un peu de tendresse, avait cru s'acquitter simplement de son devoir en envoyant à Philippe Le Vaillant les quatre millions par lesquels l'armateur du Havre avait été sauvé.

* *

Dans le premier chapitre de cette histoire, nous avons signalé la présence, en vue de la Havane, d'un navire de commerce sous pavillon espagnol, retenu à deux lieues au large par le calme plat de la mer et l'absence de toute brise.

Ce navire, à la hauteur du cap de Bonne Espérance, s'était entendu hêler par le capitaine d'un bâtiment français, le *Marsouin*, du Havre, qui suivait la même route et qui venait d'être désemparé par une tempête, mis hors d'état de continuer sa route, et forcé de gagner le plus prochain mouillage pour y réparer ses avaries.

— Quelle est votre destination ? demanda le capitaine français au capitaine espagnol.

— Buenos-Ayres, répondit ce dernier.

— Combien ce voyage doit-il rapporter à votre armateur ?

— Deux mille piastres environ.

— Eh bien ! à ces deux mille piastres de bénéfice je vous propose d'en joindre immédiatement mille autres...

— Que faut-il faire pour cela ?

— Aller jusqu'à la Havane avant d'aller à Buenos-Ayres.

— Ce n'est pas impossible. Mais à la Havane, que ferai je ?

— Vous remettrez, en mains propres, à un négociant de cette ville, un petit paquet que je devais lui remettre moi-même.

— Et voilà tout ?

— Voilà tout.

— Affaire conclue alors. Donnez-moi le paquet, et comptez-moi les mille piastres.

— Vous me jurez, sur votre honneur d'Espagnol et sur votre foi de chrétien, d'accomplir fidèlement, et sans retard, la mission que vous acceptez ?

— Je vous le jure sur mon honneur d'Espagnol et sur ma foi de chrétien.

— Voici le paquet, et voici l'argent ; et souvenez-vous, capitaine, que vous aurez obligé deux des plus riches armateurs du monde entier, Philippe Le Vaillant, du Havre, et dont José Rovero, de la Havane...

— Oh ! oh ! reprit l'Espagnol, voilà en effet deux noms qui remuent des millions ! Il est toujours bon de pouvoir rendre quelque service à ces rois du commerce, tôt où tard on y trouve son profit.

Les deux bâtiments se séparèrent.

Le capitaine du navire espagnol tint religieusement sa parole, mais l'absence de toute brise retarda de plusieurs heures son entrée dans le port de la Havane.

Au lieu de débarquer le soir, en présence de l'immense foule que nous avons montrée s'entassant, immobile et suffoquée par la chaleur, sur la jetée et sur les quais, il ne lui fut possible de prendre terre que le lendemain au point du jour.

* *

Don José, nous le savons, avait fermé sa porte en dedans, au moment où la crise s'emparait de lui.

On frappa doucement à cette porte.

— Qui est là ? demanda-t-il en se levant, et en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Moi, señor... répondit du dehors une voix que nous connaissons, moi, Pablo...

José ouvrit.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il à son domestique de confiance.

— Señor, il y a là, au salon, un capitaine de navire... il désire vous parler...

Un éclair brilla dans les regards de don José.

— Un capitaine français ? s'écria-t-il vivement.

— Non, señor... espagnol...

L'éclair s'éteignit.

— Mais, poursuivit Pablo, il apporte des lettres de France...

— Enfin ! balbutia José en appuyant ses mains sur son cœur qu'une émotion trop vive dilatait outre mesure, mon Dieu... Seigneur, mon Dieu, vous m'avez donc écouté !...

Et il se rendit dans le salon avec une hâte facile à comprendre.

— C'est bien au señor don José Rovero que j'ai l'honneur de parler ? demanda le capitaine.

— Oui, señor, à lui-même.

— Voici, señor, un paquet que je dois remettre entre vos mains. Mais d'abord permettez-moi de vous dire comment il se trouve entre les miennes.

Et l'Espagnol raconta ce que nous avons raconté nous-même, en peu de lignes, plus haut.

Ensuite il présenta à don José le petit paquet sur lequel la main de Philippe Le Vaillant avait écrit le nom de son ami.

— Je vous remercie, señor, fit l'armateur en s'efforçant de dominer l'émotion qui lui causait la vue et le contact de cet objet, et j'espère que pendant le temps de votre séjour à la Havane vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne...

— J'accepterais cette offre de bien grand cœur répliqua le capitaine, mais mon intention est de remettre à la voile ce soir même.

Don José ouvrit un coffret placé dans une armoire de boule. Il y prit une bague en diamants, d'une grande valeur, et il la présenta au capitaine en lui disant :

— Permettez-moi du moins de vous offrir cette babiole, et faites-moi le plaisir de la porter comme témoignage de ma reconnaissance pour le service que vous venez de me rendre.

Le marin ne fit aucune difficulté pour accepter, et il quitta José Rovero, en bénissant l'heureuse étoile qui avait permis à son navire de rencontrer le *Marsouin* du Havre.

Don José, resté seul, alla s'enfermer de nouveau dans sa chambre, avec ce paquet qui brûlait ses doigts.

Il rompit les cachets d'une main fiévreuse. La première enveloppe renfermait une petite boîte. Cette boîte contenait une lettre.

Voici ce qu'il lut :

— De tous les malheurs que tu m'annonces, mon frère José, un seul me touche véritablement, c'est ton état de cruelle souffrance, mais je ne veux pas croire à la prédiction funeste de ton centenaire brésilien. Cet homme est un sauvage, bien qu'il soit un savant, dis-tu. Nous avons en France de grands médecins qui en savent plus long que lui et qui te guériront, je te le promets, et qui te guériront bien vite, car je t'attends au Havre dans le plus bref délai, avec ta chère Annunziata.

— Quant à tes inquiétudes pécuniaires, elles sont insensées, permets-moi de te le dire ! Tu dois deux millions ! Qu'est-ce que cela ? Est-ce que mes millions ne sont pas à toi, mon bon José ? Décidément tu perds la tête et la mémoire !

— Voici de quelle façon nous allons arranger l'avenir : Un liquidateur de ton choix partira pour la Havane aussitôt que tu seras arrivé en France. Il réglera toutes tes affaires et payera ces deux pauvres millions à propos desquels tu te tourmentes si follement ! Ceci fait, tu redeviendras pour la troisième fois mon associé et nous ne nous quitterons plus...

— Non, nous ne nous quitterons plus ! Et comment donc pourrions-nous désormais nous séparer, puisque nous ne serons qu'une seule et même famille ?

— José, mon vieil ami, mon frère, j'ai l'honneur de te demander pour mon fils Olivier, la main de ta fille Annunziata...

— PHILIPPE LE VAILLANT.

Don José poussa un cri et tomba de toute sa hauteur et sans connaissance sur le parquet de sa chambre.

XII

LE CABINET DE VERDURE

S'il est des situations d'esprit et de corps dans lesquelles la joie doit tuer d'une manière aussi foudroyante que la douleur, certes, la situation de don José Rovero était de celles là.

Une émotion violente pouvait amener brusquement à son dernier période la maladie de cœur qui conduisait le vieillard vers la tombe par un chemin rapide et douloureux. Selon toute vraisemblance, José Rovero ne devait sortir de son évanouissement que pour mourir.

Il n'en fut rien, cependant.

Au bout de quelques minutes l'Espagnol reprit connaissance. Il se releva lentement, tenant toujours dans sa main droite la lettre de Philippe, et au premier regard qu'il jeta sur cette lettre, ses souvenirs lui revinrent en foule.

Alors, et par une réaction naturelle et pour ainsi dire inévitable, cet homme que nous avons vu courbé, anéanti, écrasé sous le poids des malheurs qui l'accablaient, et qui lui semblaient sans remède, cet homme, disons nous, se reprit à espérer.

Il entrevit, non seulement l'honneur commercial de son nom sauvé de toute tache, non seulement sa fortune réédifiée, l'avenir et le bonheur de sa fille assurés, mais encore, oubliant ses longues tortures et la prédiction sinistre du Brésilien centenaire, il rêva la guérison promise par son ami. Il se dit que sa vie pourrait être longue, puisqu'elle pourrait encore être belle.

« Qui sait, murmura-t-il, qui sait si le climat de feu de cette île n'est pas pour beaucoup dans ces souffrances que je croyais mortelles ? Sans doute le soleil tiède de la croix atmosphère de cette belle France qui m'attend m'apporteront le soulagement et le calme. Et puis, là bas je trouverai des médecins illustres dont la science saura combattre victorieusement un mal qui paraît ici sans remède. Oh ! béni sois tu cent fois, Philippe, mon frère bien-aimé ! Que tu me rendes ou non la vie, tu m'auras rendu le bonheur ! tu dépasses mes plus ambitieuses espérances ! Dieu m'est témoin que j'aurais souffert joyeusement mille tortures pour assurer dans l'avenir l'union d'Olivier et d'Annunziata, et, ce rêve que je n'osais former qu'à peine, c'est toi même qui m'offres de le réaliser !... »

La joie est presque toujours expansive.

Don José ne voulut pas garder pour lui seul cette allégresse immense qui débordait dans son cœur.

Il quitta son appartement et se dirigea vers celui d'Annunziata.

« Où est ma fille ? demanda-t-il à une mulâtresse qui s'occupait à mettre en ordre des étoffes et des parures.

— La senora est dans le jardin... », répondit l'esclave.

Le vieillard quitta le pavillon et s'engagea dans les allées ombreuses dont le sable blanc assourdissait le bruit des pas ainsi qu'un épais tapis de velours.

Le jardin était vaste comme un parc. On pouvait errer longtemps dans ses dédales verdoyants sans trouver la personne qu'on y cherchait.

Ceci d'ailleurs n'arriva point à don José, qui connaissait la retraite favorite d'Annunziata et qui se dirigea vers cette retraite par le chemin le plus court.

Au bord du lac, dans un endroit où l'eau transparente venait lécher mollement la rive gazonnée, existait, adossé au tronc colossal d'un baobab, une sorte de cabinet de verdure construit en treillages sur lesquels s'enroulaient les lierres des tropiques aux larges feuilles, et toute une population de plantes grimpantes inconnues en Europe et couvertes de fleurs éclatantes pareilles à des étoiles de pourpre et d'azur.

Le voisinage de la pièce d'eau, l'ombre impénétrable de l'arbre géant, et les inextricables entrelacements qui brodaient d'une façon splendide le canevas du treillage, entretenaient dans ce charmant réduit une fraîcheur délicieuse, même aux heures où le soleil perpendiculaire laissait tomber sur la Havane une pluie de flammes liquides.

Une table rustique, un hamac de soie et plusieurs *butacas* formaient l'ameublement du cabinet de verdure.

Chaque jour, selon l'habitude des créoles, Annunziata venait y faire la sieste, mollement étendue dans son hamac ; ou bien, assise sur l'un des fauteuils à bascule, elle lisait, brodait ou rêvait.

Toute une volée de petits oiseaux familiers, accoutumés à recevoir des mains de la jeune fille des miettes de pain ou des poignées de grains, venaient alors se poser sur les plus basses branches du baobab, ou sur les lianes du berceau, et, chacun d'eux chantant sa chanson sans se préoccuper de celle de son voisin, ils produisaient un concert bizarre, une harmonie confuse, mais qui n'étaient pas sans charmes.

Quelques-uns, plus aventureux et moins timides (peut-être devons-nous dire aussi plus gourmands), pénétraient jusque dans l'intérieur du cabinet de verdure, se perchaient sur les cordelettes du hamac et sur les dossiers de bambou des *butacas*, et par leurs petits cris répétés s'efforçaient d'attirer l'attention d'Annunziata, qui ne manquait jamais de récompenser leur confiance par une libérale distribution de friandises.

La jolie Havanaise, au moment où nous allons la rejoindre, était assise auprès de la table rustique sur laquelle s'appuyait son coude.

Auprès d'elle se voyaient un livre entr'ouvert et une broderie commencée ; mais elle ne lisait ni ne travaillait.

Ses beaux yeux, laissant errer distraitemment leurs regards sur les eaux argentées du petit lac, indiquaient que sa pensée était absente.

En effet, l'esprit de la jeune fille se trouvait en ce moment à plus de deux mille lieues de la Havane. Elle se souvenait des dernières paroles de son entretien avec son père, et elle songeait à cette lointaine terre de France que peut-être elle verrait bientôt.

Ces deux mots, *la France*, suffisaient pour évoquer devant elle tout un radieux mirage de paysages féeriques et d'horizons inconnus. Annunziata rêvait un pays fantastique, une sorte de merveilleux Eden où jamais les rayons d'un soleil trop brûlant desséchaient les feuillages toujours verts, où tous les visages étaient blancs, où l'on n'entendait point les brutales lanières du commandeur déchirant la chair meurtrie des esclaves.

Enfin, disons-le tout bas, car la jolie Havanaise se l'avouait tout bas à elle-même, il lui semblait que les Français devaient ressembler à ce pâle et charmant Tancredi de Natcha qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qui lui devait la vie.

C'est au moment où Annunziata s'abandonnait si complètement aux songes gracieux qu'elle faisait tout éveillée, que don José Rovero arriva sur les bords du petit lac, auprès du cabinet de verdure.

Il écarta de la main les pampres qui retombaient comme un rideau mouvant sur la porte toujours ouverte, et il pénétra dans l'intérieur.

La jeune fille quitta son siège et courut à son père.

Tout en l'embrassant, elle remarqua le changement survenu dans l'expression de son visage. Ce visage était véritablement transfiguré et respirait la joie la plus vive.

Annunziata s'écria :

« Mon père, qu'avez-vous donc ? comme vous semblez heureux ! »

— C'est que je suis heureux, en effet, chère enfant de mon cœur... »

— Et vous venez me faire partager votre bonheur ? »

— Oui.

— Eh bien, asseyez-vous là et dites-moi bien vite ce qui vous amène, afin que je me réjouisse aussi... »

— J'ai reçu de bonnes nouvelles... »

— De vos plantations ? »

— Non. De mon meilleur ami... »

Le cœur d'Annunziata battit vivement.

« De France alors, dit elle, et de Philippe Le Vaillant ? »

— Oui, mon enfant, de France et de Philippe.

— Que vous dit-il ? »

— Il me dit qu'il nous attend... Il me dit de nous hâter d'aller le rejoindre... Il me dit enfin... »

Don José s'interrompit.

« Quoi donc ? demanda curieusement Annunziata. »

— Tu le sauras, mais un peu plus tard... »

— Pourquoi pas tout de suite ? »

— Parce qu'il s'agit d'un petit secret que je veux te cacher encore... répondit le vieillard en souriant, sois tranquille d'ailleurs, chère fille, ce secret n'a rien de funeste... »

Peut-être nos lecteurs ont-ils deviné déjà le double motif qui venait d'arrêter sur les lèvres de don José Rovero les paroles prêtes à s'en échapper.

Il avait réfléchi, d'abord, qu'Annunziata, ne connaissant point Olivier, pouvait être inquiétée par cette demande en mariage qui liait en quelque sorte son avenir, et que mieux valait cent fois laisser les deux jeunes gens faire connaissance, et donner à l'amour le temps de naître dans leurs cœurs, que d'annoncer à *la senorita* qu'elle était fiancée.

Ensuite, apprendre à Annunziata cette union comme une chose arrêtée d'avance, n'est-ce pas lui dire que ni elle ni don José ne reviendraient plus à la Havane ? Or, la pensée de quitter, pour ne les revoir jamais, les lieux si beaux où elle était née et où elle avait grandi, devait, selon toute apparence, attrister vivement la jeune fille, tandis qu'en France, au contraire, d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres affections, viendraient bien vite effacer les premières empreintes et couper court aux regrets avant même qu'ils eussent eu le temps de naître.

Annunziata, ne soupçonnant en aucune façon la gravité de ce que lui cachait son père, et convaincue qu'il ne s'agissait que de quelque surprise qu'il lui ménageait, n'insista point.

« Puisqu'il en est ainsi, dit-elle à don José, et puisque M. Le Vaillant nous attend avec impatience et vous presse de partir, l'époque de notre départ est imminente ? »

— Oui, mon enfant.

— Mais enfin, cette époque, pouvez-vous la fixer ? »

— Non.

— Pourquoi ? »

— Parce qu'elle ne dépend de moi en aucune façon, puisqu'en ce moment je n'ai pas dans le port un seul de ces navires, et que par conséquent il nous faut attendre qu'un bâtiment étranger vienne ici prendre une cargaison de sucre ou de bois des îles pour la France ou pour l'Angleterre. Nous nous embarquerons à bord de ce bâtiment... »

— Cela peut tarder... »

— De fort peu de temps. A cette époque de l'année les arrivages sont fréquents. Dans tous les cas, tenons-nous prêts afin que rien ne puisse nous empêcher de saisir la première occasion qui se présentera... »

A suivre

EN FIN DE COMPTE

Les sports de la saison d'été amènent toujours leur fort contingent d'accidents de toutes sortes et pour leur traitement, voici un exemple qui porte son enseignement M. Jacobs Etzensperger, 14 Summer St ; Cleveland, O. E. U. A. dit : Je me suis foulé le bras, en glissant des chataignes j'étais incapable de le soulever ; j'ai souffert pendant des années, et c'est l'Huile Saint-Jacob qui m'a guéri. Après plusieurs années de souffrances. Il est tombé sur le bon remède, en fin de compte. Avoir immédiatement le meilleur remède sous la main, c'est éviter beaucoup de souffrances.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleur avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone, Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "syrup calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

POURQUOI VOULOIR

Laisser un rhume s'avancer dans notre système et encourager ainsi d'autres maladies sérieuses, telles que la Phtisie, Hémorragie, etc, quand un soulagement immédiat peut être acquis si promptement? La vente du *Vin à la Crésote de Hittre* du Dr Ed. Morin est sans précédent dans l'histoire des médecines patentées, pour la guérison des toux, Bronchites, et pour les plus sérieuses maladies de poitrine. Depuis son introduction, il a occasionné une demande de plus en plus croissante et il n'a jamais failli dans aucun cas. Peut s'obtenir dans les pharmacies.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 82, rue St-Jacques, Montréal.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., NEW-YORK.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.



Excursion Populaire

A LA COTE DU PACIFIQUE

Des chars d'ortoirs pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8.15 hrs. p. m.

Les 11 et 25 Novembre, 9 et 23 Décembre 1891 se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL
266, rue St Jacques et aux Gares

WM. F. EGG, D. McNICOLL,
Ag. Dist. Pass. Ag. Gen. Pass.
MONTREAL.

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DÉPOSÉE

Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.

Professeur de chimie

à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

OXYR

Giant Food

Guérit les nerfs et le cerveau; c'est-à-dire le siège des principales maladies: La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montreal, P. Q.

A. BONNIN & G. MANN

Ingénieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirup de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour, a cheveux sure. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
117 rue St-Jacques



Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau choix et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, l'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulagent toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFETIEN VIEUX CHENE

Seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME dont les facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa prise de physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendent ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles agissent efficacement toutes ces suppressions et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.

"August Flower"

Mme Sarah M. Black, de Seneca, Mo., a été affligée durant les deux dernières années par la névralgie de la tête, de l'estomac et des entrailles, et nous écrit : "La nourriture que je prenais ne me donnait aucune force, et mon appétit était très variable. Ma figure était devenue jaune, ma tête pesante et j'avais des douleurs dans le côté gauche. Quand je me levais le matin, j'avais la bouche pleine humeur nauséabonde, et un mauvais goût de cuir. Quelquefois, j'avais des battements de cœur, et ma respiration était gênée. Je souffrais constamment de douleurs au côté gauche, sous les aisselles, dans la partie postérieure de mes membres. Cela devenait pire en hiver et aux printemps et quand les tristes arrivées, j'avais froid aux mains et aux pieds, et je ne dormais pas du tout. J'essayai de tous les remèdes sans en éprouver de soulagement, jusqu'au jour où je me servis de August Flower. Alors, je me sentis soulagée. Ce remède m'a fait un bien immense depuis que j'ai commencé à le prendre, et me guérira certainement.

G. G. GREEN,

Seul Fabricant,

Woodbury, New-Jersey, E. U. A., et Toronto, Canada. [4]

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lanteimo

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre. Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeois

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delormier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building,

Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

THIS PAPER may be found on file at Nos. 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 20.—ENIGME

Si petit objet que je sois,
Je puis aux champs comme à la ville
Journallement vous être utile,
Et souvent plus que je ne crois.

Et pour tout prix de mes services,
Vous me jetez aux immondices
Sans avoir su m'apprécier.

Mais il arrive que parfois,
La tâche étant trop difficile
Pour ma nature si débile,
Je fléchis vite sous vos doigts,

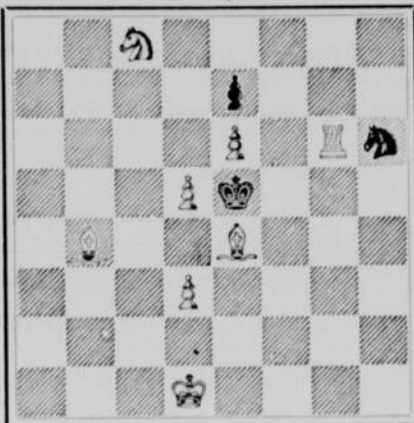
Moi dont la rencontre opportune,
Seul pourtant fit la fortune
D'un très célèbre financier.

J. P. N.

PROBLEME No 11

Composé par M. Alfred Gauthier, France

Noirs—3 pièces



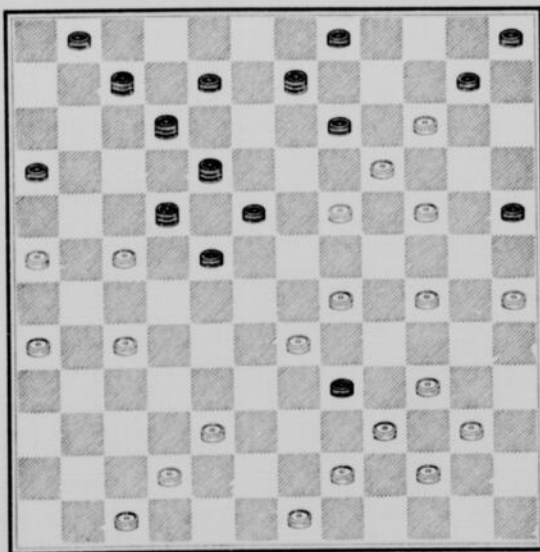
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

PROBLEME DE DAMES No 11

Composé par M. Elie Jacques, Montréal.

Noirs—16 pièces



Blancs—21 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 10

Blancs	Noirs
39 à 33	44 à 57
41 à 36	31 à 44
53 à 48	20 à 31
55 à 49	44 à 55
68 à 61	55 à 68
10 à 63	57 à 59
28 à 22	68 à 66
22 à 20	13 à 39
27 à 1	66 à 27

SOLUTIONS.—No. 17, les mots sont : Folie et Oie.—No 18 : Vienne et Poitiers.—

No 19 : Fardeau. Problème des dix chênes.—M. J. F. Eug. Beauchamp, Québec ; Mlle N. O. Lamontagne, Montréal.

Problème arabe.—Alex. Dion, Québec ; J. Bte F., Montréal.

Problème d'échecs (No 9)—Louis Lambert, St-Paul, Minn. ; F. St-Louis, Valleyfield.

Problème de Dames.—J. A. Bleau, Montréal ; Un amateur, G. Trouver W. B. de Grosbois, Ottawa ; Un amateur, Pointe-Gatineau ; S. Dargis, E. Dion, Montréal ; J. O. Meloche Thaddée Brunet, fils, Lachine ; Henri Girard, Sainte-Cunégonde ; C. Béliveau, Montréal.

Jeux d'esprit.—Édipe. Ste-Cunégonde ; Jos Dupont, Québec ; R. A. DesRoches-brunet, St-Joseph, Beauce ; Mlle Emma Blanchard, Mlle Clotilde Morache, Montréal.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC. En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix. THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas. Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkes-barre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins." Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arisson, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Toutes les Dames sont invitées

Toutes les dames sont invitées à venir visiter notre importation d'automne, qui comprend les plus hautes nouveautés européennes, tout ce que l'imagination peut concevoir de beau en marchandises de fantaisie peut être vu à nos magasins, et les bas prix pour lesquels nous les offrons sont une tentation irrésistible pour tous.

Chiffons pour 10c, 12c, 17c, 22c, 40c, \$1.25 la verge, de toutes les couleurs.

Fichus chiffons, toutes les nuances, vendus de 45c à \$1.05 chaque.

Dentelles noires, pure soie, toutes les largeurs, vendues de 10c jusqu'à \$5.50 la verge.

Fichus en chenille noire, vendus \$1.00 \$1.50 valeur extra.

Demandez à voir les tabliers, ceinturons, collets, épaulettes, ornements, en corde de soie, dans tous les prix.

GANTS ! GANTS !

Gants de kid doublés pour dames, valeur extra, à 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50 et \$1.75 la paire.

Gants de kid doublés pour enfant, 75c.

Gants de kid doublés pour hommes, vendus de 75c à \$5.00 la paire.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Christine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1898): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue: uf 60t, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,061,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. E. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

RIEN DE PAREIL A UNE LIVRE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Elle contient autant de principes nutritifs que quatorze livres et un quart de bon beefsteak

J. P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

97-RUE SAINT-LAURENT-97

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN NOVEMBRE 1891 4 et 15

\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. K. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

COOK'S FRIEND BAKING POWDER

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU
MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le maque.

Savon No 11—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. T. Young
J. J. Early

Commissaires Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Wainsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 10 NOVEMBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le Congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

Nous ne passons pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane, et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.